N° 51 — 10me Année. 15 Mars 1924

Prix : 1 fr. 25

FORTVNIO

REVUE BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

Directeur-Administrateur
JEAN BALLARD

Directeur Littéraire
MARCEL PAGNOL

BUREAUX :

10, Quai du Canal
MARSEILLE
Tél. 58-09

34, Avenue de Clichy
PARIS (XVIIIe)
(Tél. Marcadet 12-12)

Nº 51. — 10me Année. 15 Mars 1924.

FORTVNIO

Paul Morand

Sa photographie, que publient les journaux, ressemble à celle de M. Pierre Drieu suçant de curieuse façon sa canne sur la couverture de « Mesure de la France ». Un déréglage de l'objectif enveloppe de brume le large front du penseur.

Tous les sillons de la peau, les sourcils, les cils sont supprimés. Joufflue, lisse et sans poils, la figure de M. Paul Morand nous apparaît poupine avec de la fixité dans le regard un peu méchant et dans le pli de la bouche.

Cette pose, qui a dû être difficile à obtenir, est très fatigante à regarder.

Sans doute, au naturel, M. Paul Morand est gentil garçon, sympathique et pas compliqué. Il est, paraît-il, de la carrière. Il y fera son chemin, comme il l'eut fait dans la finance ou le barreau, car il est intelligent et doué de grandes facultés d'assimilation. Mais un attaché d'ambassade a du temps à perdre ; pour combattre l'ennui, il s'est intéressé à la littérature. Il a lu quelques auteurs modernes, et publié de petits vers...

Lampes à Arc (poèmes) 1919 ; *Feuilles de Température* (poèmes) 1920 ; *Tendres Mocks* (nouvelles) 1921 ; *Ouvert la Nuit* (nouvelles) 1922 ; *Fermé la*

Nuit (nouvelles) 1923 ; *Lewis et Irène* (roman) 1924. Voilà sa bibliographie.

La première chose que j'ai vue c'est : « Ouvert la Nuit » que je trouvais chez une délicieuse femme, sur la petite table voisine de son divan d'où j'avais eu beaucoup de peine à chasser « Toi et Moi » du délicieux Paul Géraldy.

Avec les mêmes petits cris qu'elle avait admiré ce livre, elle me confia l'heureuse nouvelle : notre monde trépidant avait trouvé son peintre. Elle ajouta un certain nombre de ces mots et de ces phrases qui m'apprirent que les bons critiques disaient du bien de Paul Morand.

Il avait « créé un style ». A des sujets nouveaux il avait adapté une écriture nouvelle, etc...

Pour qu'un écrivain paraisse original, il lui suffit d'imiter ceux qu'ignore son lecteur. J'avais lu Charles-Louis Philippe, Apollinaire et Giraudoux. Je ne m'associai donc pas à l'enthousiasme de mon amie pour cette qualité là; mais j'en admirai d'autres. L'effort de vulgariser ces auteurs me parut louable, le mélange de leurs procédés adroit.

Jean Cocteau a dit (secret professionnel) que telle essence, pure, serait irrespirable dont quelques gouttes, dans l'eau d'une fontaine, la parfument délicieusement. Samain, Geraldy et Morand, voilà le secret de leur réussite. Le premier « a mis le symbolisme à la portée des sous-préfètes », le deuxième Laforgue et Bataille, le troisième les a initiées à la poésie moderne, au cubisme, au dadaïsme. Chacun de ces trois auteurs ayant une sensibilité au niveau de celle de son public, avec une intelligence supérieure, n'a laissé filtrer, des vrais poètes que la plus aisément sensible et la moins noble partie : quelques procédés, quelques idées, rien du mystère.

Les critiques ? Les critiques ne craignent que l'accusation de ne pas comprendre, et d'être « pompiers ».

Ils dissimulent avec soin leurs vieilles théories : que l'émotion d'art naît d'une idée d'équilibre, satisfaction intellectuelle. Ils savent qu'une œuvre doit agir uniquement sur les nerfs, par choc. Et ils se déclarent contents pourvu seulement que leur goût soit heurté.

Son premier recueil de nouvelles ayant obtenu un fort tirage, M. Paul Morand en publia un second, sous le titre « Fermé la Nuit ». Ce titre ne signifie absolument rien. Mais l'éditeur a pensé que sa ressemblance avec celui du premier livre favoriserait la vente du second.

Le contenu est inférieur. Les sujets manquent, ils sont dilués. Les esprits les moins hostiles murmurent : « C'est toujours la même chose ». Non, car ce n'est plus amusant.

Qu'allait-il faire après cela ? Du Malherbe ? Peut-être eut-il agréablement réussi. Mais il était prisonnier de son succès. Un roman, c'est une nouvelle un peu longue. En ajoutant de l'eau on remplit les 250 pages en corps 16. Ainsi naquirent « Lewis et Irène ».

Je ne prétends certes pas qu'ils soient vivants. L'auteur n'a donné aucune réalité psychologique ou même physique à ces personnages. Et l'on pourrait dire que l'émotion d'art est ici plus pure parce qu'elle est absolument désintéressée, nulle sympathie humaine pour Lewis, pour Irène ou pour leur créateur ne s'y mêlant. Le malheur est qu'en de telles circonstances, pour la plupart, dont je suis, toute émotion est absente.

On a comparé « Lewis et Irène » au « Grand Ecart ». Ce sont deux romans courts. Mais le second donne l'impression d'avoir été corrigé à grands coups de crayon bleu. Tout ce qui n'est pas essentiel a disparu. La disposition typographique, avec des blancs qui remplacent les développements qu'un art traditionnel eut exigés, en est une marque. Cette simplification est très

différente du résumé. Le rythme du roman n'en est pas altéré. Simplement par un accord du poète et de son lecteur, celui-ci est laissé libre de parcourir à sa guise les « blancs ». Mais il est guidé assez sûrement à l'entrée et à la sortie, pour ne pouvoir s'égarer. Il semble au contraire que « Lewis et Irène » ne soit pas le récit d'une aventure vécue mais d'une pièce en trois actes, de durée à peu près égale pour chaque acte. Et la fin en paraît si précipitée qu'aucune illusion n'est plus possible.

Le sujet du « grand écart » est volontairement d'une banalité, ou d'une généralité extrême : un jeune homme aime une actrice qui le quitte, pour rejoindre un de ses amis, « Lewis et Irène » est un bon sujet ; on y peut marquer des caractères, étudier des milieux intéressants. Les situations sont actuelles. Mais si l'auteur a suivi avec scrupule son schéma, il n'a rien mis alentour que des accessoires décoratifs. Son roman nous apparaît comme un squelette, un squelette habillé. Le jeu des articulations et la forme des os sont cachés par des oripeaux. « Le grand écart » c'est un portrait à la façon de Carrière, avec quelques surfaces seules éclairées, et le regard qui vit.

Ces comparaisons ne présentent pas un grand intérêt, sinon lorsqu'on y recherche les origines directes ou communes. Et sur les écrivains d'une même époque bien des influences agissent, qui font crier trop vite à l'imitation. M. Pierre Mille au cours d'une interview publiée par les « Nouvelles Littéraires » a dit : « Sans Giraudoux, Morand n'existerait pas ». Il me semble que cela n'est pas tout à fait exact. Mais il est évident que le cosmopolitisme littéraire de Giraudoux s'adaptait trop parfaitement à la nature et à la carrière de Paul Morand, pour qu'il ne le fit pas sien.

A Giraudoux il a pris ces énumérations hétéroclites

parfois si divertissantes. Il n'a pas la facilité dont Giraudoux abuse. Peut-être le rictus de sa photographie me poursuit-il, mais il me semble que sa fantaisie, parmi les dissonnances, halète.

Cependant il a beaucoup d'esprit et lorsqu'il ne donne à ses comparaisons qu'une valeur d'humour, elles sont de la meilleure qualité.

« Les suisses dominaient toutes les calvities, de leurs hallebardes luisantes et trouées comme la cuiller à absinthe. »

Seulement, il ne faut pas parler d'impressionnisme, ni de « correspondances », (les trompettes, écrit Jean Cocteau, se lançaient des notes comme des morceaux de viande crue). C'est pourquoi les descriptions de cette sorte, objectives et humoristiques, sont imparfaites.

Nous montrer les choses par les caractères que nous n'y voyions pas, et nous charmer de la découverte, éclairer d'une lumière artificielle ces détails réels est excellent. Mais peindre des détails inexistants, c'est tricher. Ne peindre que des anomalies, c'est limiter extrêmement son champ d'observation. Paul Morand accroche à ses personnages de petites histoires colorées, qui sont amusantes, mais ne précisent en aucune façon dans notre esprit la tâche grise où se meuvent ces personnages. Pourvu que les teintes soient vives et que leur assemblage n'ait pas encore été fait, peu lui importe qu'il soit de mauvais goût. Le portrait de O'Patah dans « Fermé la Nuit » est un exemple remarquable.

Parmi ces croquis avec effort déformés, ceux que ne gâtent point l'esprit, et le souci d'être au goût du jour, manifestent une curieuse vision. Dans ces vers il est un tableau de grande banlieue qui me poursuit par sa précision animée. La vue est le sens dominant de cet auteur. Toutes ses images sont visuelles. Or, s'il est vrai que l'intelligence a plus de part dans les impressions de

la vue que dans celles de l'ouïe parce que la sensation de son s'impose plus brutalement que la couleur, en revanche, les impressions visuelles, nous les rapportons toujours à leur cause extérieure, tandis que les sonores nous pénètrent davantage, qui semblent se composer à l'intérieur de notre corps. C'est peut-être une des causes que la littérature de M. Paul Morand nous demeure si superficielle.

De même les coupes et assonnances de ses vers sont sous une direction intellectuelle et non musicale. Ce n'est pas des lambeaux que l'on retrouve de la grande onomatopie par quoi les premiers hommes extériorisaient leurs vibrations nerveuses. C'est le dessin net d'un artiste clairvoyant.

M. Paul Morand annonce pour paraître ultérieurement : « L'Europe galante ». Des mémoires ? Nous attendons ce livre avec curiosité. C'est lorsqu'il n'est pas gêné par un sujet que M. Paul Morand est le meilleur. S'il avait eu la patience de ne publier ses mémoires qu'après sa mort, peut-être, dans leur sincérité, eussent-elles été un chef-d'œuvre. Sa vision nette et curieuse, son intelligence compréhensive s'épanouiront sur ce terrain. S'il manque absolument de style, cela même peut-être une qualité en évitant la fatigue de considérer l'ensemble d'une œuvre, ou d'une phrase ; et le déséquilibre de la construction procure du plaisir aux amateurs de tours penchées.

Jean GARAT.



Flâneries et commentaires du Monsieur aux lorgnons de fer

J'ai lu l'autre jour, qu'un album allait reparaître et, sous le titre « Physionomies contemporaines », nous présenter quelques attestations autographiques et illustrées des vertus reconstituantes du Vin Mariani.

C'est une résurrection. Mon enfance se souvient avoir feuilleté, jadis, livre analogue. Plus récemment encore, une vieille dame à laquelle j'apportais chaque semaine depuis un lustre environ, l'expression de mes respecteux hommages, éprouvait soudain, à quatre-vingt-treize ans, je ne sais quelle lassitude de vivre, gagnait le Styx et me laissait sa bibliothèque en souvenir de notre commerce.

Ce leg, à la vérité peu important, se révélait assez disparate. Il comprenait une collection dépareillée du Journal des demoiselles (1855 à 1862). Fénélon y était représenté par le Traité sur l'éducation des filles ; il me revint aussi, un tome des Mémoires de Marmontel, une Vie de M. de Lesseps et un album Mariani. Ce dernier contenait pourtraictes, les personnalités les plus illustres de l'avant dernière génération. Toutes, affirmaient sans ambage, devoir la santé, la gloire et le talent au vin de coca-kola, à l'inestimable liqueur tonique et, pour la première fois montraient à ma naïveté stupéfaite ce que vaut le génie en face d'un apéritif.

Mounet-Sully, Nadar, sans excepter la grande Sarah, la galante et ambigue Cléo de Mérode, l'oncle Sarcey, le génial Rodin, Antonin Mercié qui modela Mireille, Barye qui dompta les lions, l'humoriste Georges Docquois qui devait devenir plus tard — ô prédestination — le poète officiel de l'Amer Picon ; Gauthier, Mendès, Gounod, Saint-Saëns, toutes les vedettes du

XIXᵉ siècle agonisant . actrice, écrivains, photographes, sculpteurs, cocottes, s'agenouillaient devant le marchand rusé.

Clairin lui dédiait une maquette, Hérédia un sonnet, Coquelin une boutade. A cette époque, pourtant l'heure du grand « business » n'était point sonnée. Gesmar n'avait pas encore invraisemblablement rajeuni Mistinguett, pour lui faire proclamer : « Le Cherry de mon chéri est mon Cherry ! » Sacha Guitry naissait à peine, qui devait écrire plus tard à propos d'une ceinture ventrière : « Grâce à elle, mon ventre est tombé et j'ai pu me baisser pour le ramasser ! »

Ah ! si nos illustres suivent l'exemple de leurs aînés, nous lirons de plaisantes choses dans « Physionomies contemporaines ». Je n'ai pas manqué de retenir le fascicule chez mon marchand de journaux et j'engage mes amis à ne pas différer plus longtemps une telle précaution.

Nous connaissons, certes, déjà, ce que la Giraldose peut faire d'un écrivain spirituel, mais nous ne savons pas encore assez que l'apothéose des plus enviables carrières serait incomplète si quelque dentifrice, quelque soutien-gorge ou quelque chocolat à la noisette n'en profitaient.

Quotidiennement une dame de la Gaieté Lyrique ou de l'Opéra nous apprend qu'elle doit sa poitrine marmoréenne au produit X., à la crème Y. Il y a vingt ans d'efforts, davantage peut-être (ô gorge d'autant plus méritoire !), des travaux, des intrigues, le succès durement acheté derrière cette attestation ridicule.

Voilà qui donne à penser au bon jeune homme quand il pleut dehors et que le découragement le guette. Les poèmes de son adolescence dorment au fond d'un tiroir... Dans son jardin, les arbres nus sont résignés. Près de son fauteuil, le feu pétille, un feu provincial et bavard. La Gloire ! Ah ! la Gloire... les chaussures Derby, le chapeau d'Annunzio, le chocolat Jules Ferry, les têtes de pipes en bruyère garantie, l'album Mariani. La Gloire ? Fichtre !

Lyrismes apéritifs et laxatives épopées ! Quel éditeur désabusé tentera jamais de vous réunir. Je souhaiterais que M. Walch colligeat cette anthologie pour

dégriser définitivement le bon jeune homme pensif. Cela ferait un bien beau livre. Imaginez les muses insignes, tantôt ivres de quinquina, tantôt affolées par l'Amer Picon, racontant en vers solidement chevillés leurs visites aux instituts de beauté, entonnant le cantique des Pilules Orientales, de la jarretière « Plastic » ou de la bretelle « Pertinax ». Le moment me paraît opportun. Apollon exhibe des appareils herniaires et des bas à varices dans la vitrine du bandagiste diplômé.

Allez ! ouste ! dégringolez le Parnasse, belles filles! montrez-nous ce que vous savez. L'heure n'est pas aux hésitations. Le vent du dernier hiver romantique a balayé « les feuilles sans sève ». Hardi, les garces ! Le symbolisme vous a taillé de gracieux peignoirs rehaussés d'orfrois dans les chasubles de ses apostats sataniques. Quoi ! vous trainez aussi les savates éculées du réalisme ? Ça ne fait rien... descendez toutes !

Les plus raffinées se souviennent encore « des lits pleins d'odeurs légères » ; elles sentent le patchouli de Moréas, la verveine de Samain. Hâtez-vous, nom de Zeus ! Mariani paye une tournée !

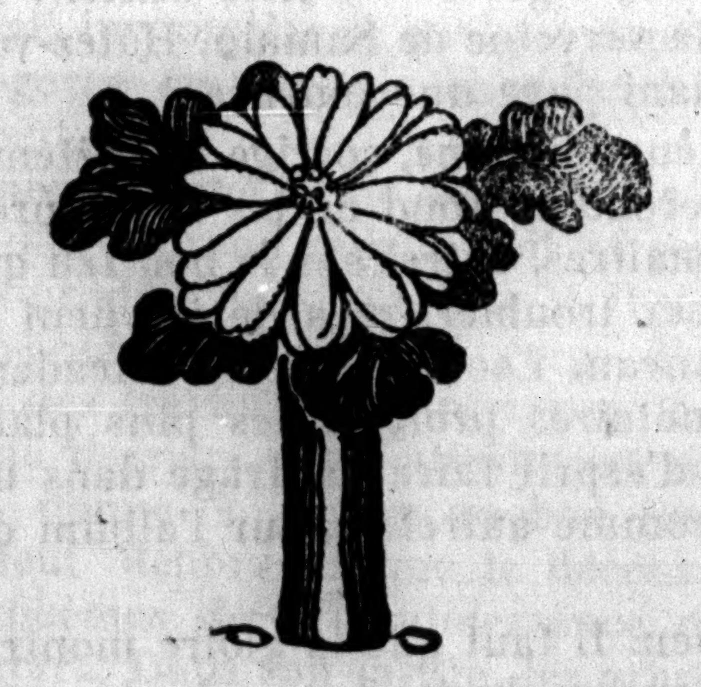
Toi, bon jeune homme, corrige honnêtement tes manuscrits, cherche au fond de tes livres préférés le visage de tes maîtres, entretiens le bon feu qui pétille et sans te laisser troubler, regarde les neuf « sisters » danser le cancan. Ecoute bégayer l'Académie, les comédiennes notoires proférer les plus plates âneries, les hommes d'esprit faire naufrage dans un verre de quinquina, comme autrefois, sur l'album de la vieille dame.

Tout va bien. Il faut que la gloire montre de temps à autre ses fausses dents. Sans cela, tu serais capable de languir pour elle, bon jeune homme. Laisse là s'encanailler un peu, devenir courtière en publicité, ceindre le front des Fratellini d'une auréole de carton, arracher à la vanité les plus grotesques autographes. Compte les rides de la déesse, apprends à connaître ses travers. Méfie-toi. Ne lui dédie jamais ton cœur absolument, sinon, vers la cinquantaine tu figureras dans les « Physionomies contemporaines » et tu met-

tras l'ultime activité de ton cerveau surmené au service de la Maison Mariani.

Tes poèmes, bon jeune homme, les pauvres poèmes fanés de ton adolescence te défendent cette anodine prostitution, car malgré leur gaucherie, leur flore désuète, leurs parfums évaporés, ils crurent à la beauté que rien ne souille, à son triomphe sans faiblesse et tu aimes encore trop le vrai soleil, en souvenir d'eux, pour ne pas mépriser ceux qui te disent quotidiennement que la lampe Mazda éclaire le monde !

Charles BRUN.



Adieu

Ceux qui demeurent seuls, sans rêve et sans espoir,
Devant ton corps où se croisent tes mains si blanches,
A regarder ta chair morte, parmi des branches,
Pâle comme un beau ciel d'automne avant le soir ;

Ceux qui touchent le fond de la douleur humaine,
Il est juste qu'une ombre glisse sur leur cœur,
Et que leur âme soit comme une vieille fleur
Où, de l'aube à la nuit, un taon noir se promène.

Mais, puisque je sais mieux que l'amour est fragile
Et qu'il est un matin d'hiver ensoleillé
Où l'on n'est pas bien sûr de voir longtemps briller
Cet or triste, cet or malade sur la ville,

Je ne peux pas souffrir de regarder ce lit,
A cette heure où ton cher sourire s'éternise,
Puisque tu m'as appris que la mort harmonise
L'impossible désir et l'impossible oubli.

Marcel NALPAS.

Les Livres

A Fleur d'alle (!!) Tel est le titre d'un volume de vers dont je ne nommerai pas l'auteur pour ne pas lui faire de tort. Son nom, d'ailleurs n'apprendrait rien à personne malgré un « Prière d'insérer » qui le qualifie « Poète bien connu. »

Je ne parlerais pas non plus du livre si une préface de Jean Richepin et les noms de quelques sociétaires de la Comédie Française, placés sur la couverture, ne risquaient de séduire un imprudent.

L'auteur a dû être mobilisé pendant la guerre et solliciter, vêtu d'un uniforme plein de prestige, le pauvre cher vieux poète et les artistes dont je suis heureux d'admirer, une fois de plus, le bon cœur.

Ce « *Recueil de 90 poèmes à mettre en musique ou à dire* » est composé de deux parties : « *A fleur d'Azur, poésies sentimentales* » et « *A fleur de sang, poésies de guerre* » parmi les plus mauvaises que j'aie lues en ces deux genres.

*
* *

Et maintenant, parlons des poètes.

M. Georges Vidal donne à son livre un titre assez prétentieux : **Devant la Vie**. Et il nous apparaît sur le champ que ce jeune poète est un romantique. La chose est assez rare pour qu'on l'admire : il n'est rien que nos jeunes gens méprisent plus que le romantisme. (Le stupide XIXe siècle (1), Victor Hugo, de qui on cite tel vers ridicule des « *Burgraves* », les gilets rouges de Théophile Gautier et quelques lettres grandiloquentes de Berlioz).

Comme Victor Hugo, M. Georges Vidal fait, dit-on, de la politique ; et il doit porter, comme Théophile Gautier, les cheveux longs...

En ce temps où les poètes s'efforcent à reproduire soit Malherbe, soit le livre de comptes de la « South America »,

(1) Le mot est de Stendhal et non de Léon Daudet.

avec aussi peu d'émotion, et autant d'habileté, car ils sont très intelligents, qu'ils en emploieraient pour tenir ce livre, il me plaît de rencontrer un poète qui chante « comme le vent dans les noisetiers ».

M. Georges Vidal doit tenir cachés une série de vers, dans le genre de ceux-ci, non dépourvus de flamme :

Cerveaux qui flamboyez comme des incendies
Cœurs où vient se jeter l'espoir âpre des mondes,
Poètes ou penseurs aux semences fécondes,
Vous qui marchez ainsi que des torches brandies,
Je vous salue, ô réfractaires, ô maudits !

Mais il a lu Laforgue. Il a connu « La Vie » où les grandes scènes, avec clameurs, sont rares, et qui affecte dans ses drames une discrétion de si bon goût. Son lyrisme y a perdu l'éloquence formelle que maudit Verlaine. Et la pensée, dans ses vers, est plus nombreuse que les mots.

Je veux citer en entier la petite pièce intitulée « *Misère* » : un triste décor soigneusement décrit, deux vers de Baudelaire, et cette brève interrogation qui suggère tant d'amertume résignée :

MISERE

Chambres d'hôtel. Quarante sous. Pâle noirceur
des rideaux blancs, peut-être bistres... peu importe.
Et là, en face de la porte,
la vieille glace avec ses tâches de rousseur.
La cheminée en marbre noir, ou simili.
(Fais attention au coin gauche qui se décolle).
Et la commode aux fers absents. Et ce grand lit
avec ses draps trop durs et sa tête trop molle.



Et cependant il avait dit :
« Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
« des divans profonds comme des tombeaux... »
Mais quand ?

Cette simplicité n'est pas celle d'un Géraldy. Celui-ci ayant ôté tout lyrisme de ses vers, le plus flatteur qu'on en puisse penser est : « Voilà *exactement* ce que me disait hier soir ma petite amie. Comme c'est bien observé ! »

Au contraire, ces quatre vers :

Tant de choses de notre vie
qu'on a dévotement vécues
et qui, quelque soir, sont parties,
sans plus !

N'avez-vous pas, les ayant lus, quitté des yeux un instant cette feuille pour regarder au loin ? Dans *votre* passé ? Et cette obscure et vaste résonnance n'est-elle pas le but de la poésie ? Pourtant ils sont courts, «irréguliers, les rimes sont faibles!» (1) Monsieur Henri Bordeaux a dit que les vers libres étaient une marque d'impuissance.

Ceux-ci sont-ils dépourvus de force ?

Dans le soir morne et doux et pâle
le tumulte du verbe a soufflé
en rafale,

Les mots, les mots terribles ont bondi
dans l'espace.
Pressés et véhéments comme des poings brandis
etc...

Une flamme est-elle régulière ? Et une forêt agitée par le vent ? Et la rumeur d'une foule ? Et la mer ?

*
* *

Si nos poètes redoutent les expansions lyriques, il n'en est pas de même de nos poétesses (1). Jamais elles ne se déchaînèrent plus qu'à notre époque. Enivrées d'une liberté nouvelle, brisant

(1) Les seules rimes insupportables sont les rimes usées et je préfère voir « vie » répondant à « parties » plutôt qu'à « envie ».

les antiques freins de « la réserve naturelle à leur sexe » elles ont voulu crier leurs joies. Les joies d'amour, bien entendu ; certaines avec une précision effrayante, d'autres avec sentiments. Ceci ne pouvant trahir leur vraie nature, à cause, d'abord, de leur imagination. De plus, les femmes excellent à confondre les choses du corps et celles de l'esprit, disant, par exemple, d'un jeune homme : « il a une âme fière » pour : « Il possède de beaux muscles ».

La poésie de Madame Anne Armandy a les plus nobles sources : un amour s'élevant vers un mystique idéal, qui se répand sur la souffrance humaine. Mais, si elle « restitue » à Rabindranath Tagore la deuxième partie de son **Livre des symphonies** » elle pourrait aussi bien restituer la première à Paul Fort.

Exemples :

Mais la dame en bleu parlemente ; elle ouvre la grille... et l'homme entre ; Ciel ! c'est un mendiant poudreux, je ne puis en croire mes yeux !

Sur la pierre de la margelle du puits enguirlandé ruisselle l'eau limpide qu'Elle a puisé ; le pauvre homme s'est déchaussé

et sur son pied couvert de plaies — son pied tout gonflé qui m'effraie — la dame en bleu d'une main leste pose des linges, des compresses.

et (deuxième partie) :

Ils me disent souvent : « Laisse là tes rêves, tes chimères, tout cela est mirage... » Mais alors je sens en moi plus forte ta mystérieuse présence, et je m'alanguis dans une ineffable douceur, comme la mère s'abandonne avec joie au mystère troublant de la vie qui palpite en son sein.

Inconvénient grave : Si le rythme de Paul Fort est, en soi, agréable, nous ne connaissons Tagore que par ses traductions, celle de Madame de Brimont, entre autres, qui est un détestable modèle. Le résultat est remarquable : *Les symphonies mystiques* de Madame Anne Armandy nous font l'effet d'une traduction. Le texte primitif, qu'elle n'a malheureusement pas écrit, est de grande valeur. Nous nous irritons de ne point tenir, face à face,

le poète lui-même. A travers des épithètes banales, des redondances, des images, les unes magnifiques, les autres infiniment usées, sentant le plus noble lyrisme, nous songeons : « Comme cela doit être beau, en sanscrit ! »

Jean GARAT.

A la Dérive (roman), par Philippe Soupault (*Collection Colette*).

Nous retrouvons, dans ce nouveau roman de M. Philippe Soupault, ce nihilisme, cette poésie aride et incolore que je signalais l'année dernière à propos du *Bon Apôtre*, et où M. Massis voyait de la métaphysique, opinion que je ne discuterai pas, peu compétent en de telles matières, et soucieux avant tout, en cette chronique, de romans. Même incohérence systématique, même dissociation d'une personnalité qui n'a pas été. Critique pure souvent aiguë, mais qui travaille à vide, privée d'amour, et, pour tout dire, sans objet. Je crois même discerner par quelle filiation s'unissent ces deux ouvrages : Au dernier chapitre, nous voyions le Bon Apôtre, excédé de Paris, s'enfuir vers le Nouveau-Monde. David Aubry, héros de ce nouveau livre, s'embarque dès les premières pages, et il voyagera toute sa vie, harcelé par un constant besoin, non d'aller quelque part, mais de *s'en aller*, de s'en aller de partout... (comme le dadaïsme ressemble au romantisme le plus surfait !) Ce n'est pas le désir qui les pousse, mais un dégoût mortel, eux qui ont goûté à toute chose du bout des lèvres; mais je ne sais quelle rancune, eux qui n'ont rien aimé. Cependant, alors que chez le Bon Apôtre, qui n'était, en somme, qu'un dada, ce nihilisme pouvait être considéré comme une crise littéraire un peu forte, chez David Aubry, qui est un rustre, c'est à l'essence même de l'être humain qu'il prétend s'attaquer. Je conçois qu'un tel sujet séduise un esprit subtil. Le roman d'analyse est un art presque toujours négatif, et je sais trop combien est amer caractère permet de découvertes et de réactions pour ne pas m'incliner. Mais pour que ses coups portent, il faut évidemment qu'au moins un personnage existe, et ce n'est pas le cas dans « *A la Dérive* ».

Je sais, je sais... son histoire est, d'un bout à l'autre, une odyssée lamentable ; sur cette mer alternativement plane ou agitée qu'est sa vie, sa personnalité flotte à la dérive : comment l'auteur nous l'eût-il présentée nettement ? Je sais même cer-

tains passages, traversées, séjours dans des ports, séjours dans la steppe canadienne, desquels se dégage une poésie étrange et désolée, qu'une écriture impassible accentue... Mais le récit ne tarde pas à se disloquer, à se fondre à nouveau dans la confusion de l'ensemble. A dessein, évidemment. Peut-être cette déplorable histoire a-t-elle une valeur symbolique. Il se peut même que cette incohérence que j'incrimine ne soit pas, chez M. Philippe Soupault, un vice intellectuel, mais le ressort de sa pensée, et qu'à cet exercice il trouve du plaisir. Je ne puis le partager. Ni cette subtilité, ni cette désolation froide ne me touchent.

Je déplore de voir employés à ces jeux stériles des dons incontestables. Je ne suis pas particulièrement cartésien ; je n'ai point coutume de me réfugier à tout propos sous la protection du sens commun, procédé de discussion trop commode et paresseux pour mon goût. J'envisage toute hardiesse, toute entreprise, d'un œil favorable. Mais en face de tentatives semblables, je ne puis me retenir — et sans être par cela suspect de traditionnalisme — de songer avec angoisse à ce que peut devenir, si l'on ne réagit pas avec force l'art du roman.

Folie exotique (roman), par Mme Cl. Chivas-Baron (*Flammarion*).

Voici, pour ceux que le mystère des forêts indo-chinoises intrigue (et j'en suis), le carnet d'un broussard, mais écrit avec une sensibilité toute féminine. Je me suis discourtoisement amusé, à propos de l'*Encarnacion*, de Mme Aurore Sand, à dévoiler cette fausse virilité que la plupart des femmes de lettres d'aujourd'hui essayent d'imposer à leur style, nous privant ainsi de leur charme et de leur finesse. Rien de tel dans *Folie Exotique ;* ou plus exactement, si Mme Chivas-Baron n'a pas esquivé tout à fait la tentation, c'est en ce qui concerne la composition, non l'écriture, que l'erreur fut commise ; et c'est moins grave, car s'il n'est pas toujours vrai que le style soit l'homme, il est toujours vrai que le style soit la femme et toute supercherie serait donc vaine. J'ajoute qu'elle ne pouvait guère nous entretenir autrement de ses observations de voyageuse : Eussions-nous cru à un carnet de femme écrit en brousse indo-chinoise ? Elle a fait la part du scepticisme occidental. Il faut lui savoir gré de cette discrétion.

De telles concessions entraînent fatalement des discordances.

Mais le naturel avec lequel elle les brave, l'agréable négligé de son style gagnent la sympathie. Par sa connaissance évidente de la brousse sedang, par une pénétration affectueuse et fine des mœurs indigènes, elle désarme ces préventions qui, chez neuf sur dix des lecteurs d'un roman original, l'emportent sur la curiosité. On peut subtiliser à perte de vue sur les divers processus de l'inspiration. Rien ne me persuadera que le contact avec la réalité, si rare chez un écrivain d'aujourd'hui, ne soit pas la meilleure source. Je regrette, pour ma part, que Mme Chivas-Baron ait cru bon d'englober son expérience coloniale en un thème romanesque. Etait-il nécessaire ? L'exotisme a sa saveur propre, et par là se suffit à lui-même. Loti, prince du genre, le savait bien, et Farrère pas assez. Qu'un jeune Français reçoive à peine arrivé en Indo-Chine, le coup-de-bambou, qu'il décide de vivre au cœur même de la brousse, y épouse une indigène et y meurt, ce thème était déjà noble et suffisant. Cette attraction vers le monde sauvage n'est pas si romanesque, et s'adresse à un besoin profond de certaines âmes occidentales, lasses mais encore avides, où l'on conçoit qu'une sensibilité féminine ait su pénétrer. J'aime moins l'affabulation sentimentale qui précède et qui suit. Une peine de cœur et quelques années de noce suffisent-elles à dégoûter de l'Europe un jeune homme ? La réaction est bien faible qui le pousse à l'exil, et les déclamations contre le monde civilisé, d'ailleurs timides, qui en résultent, nous paraissent d'autant moins neuves qu'elles sont mal motivées... Tout cela, heureusement, n'altère que passagèrement la poésie qui se dégage du récit ; l'évocation de ces régions confuses, gracieuses tout ensemble et terribles, où le tigre rôde et la fièvre des forêts. Nous savons gré à une femme courageuse d'avoir visité ces peuplades primitives, plus pitoyables que féroces, de s'être inclinées vers elles avec bienveillance, de les avoir interrogées, et, ce qui est plus rare, écoutées... En vérité ce broussard est tendre, et je l'en félicite.

C'est vers l'exotisme pur que nous nous permettons de souhaiter que Mme Chivas-Baron *oriente désormais* ses travaux.

Gabriel D'AUBARÈDE.

Le goût du Péché (roman), par Jeanne F. Bois (*Aux Editions de « Fortunio »*).

Dès sa publication le roman de notre collaborateur Jeanne

F. Bois a attiré l'attention des lettrés et de la Presse. De délicates analyses en ont été données. L'une d'elles signée Perrine et parue dans le *Bavard* du 1er mars, semble résumer de la façon la plus juste cette œuvre ; elle exprime notre sentiment qu'un scrupule très compréhensible nous eut certainement retenu de dire nous-mêmes. Nous ne saurions mieux faire que la citer en entier.

C'est une fraîche figure de jeune fille que nous présente Mme Bois : une petite Rose, qui, de ses grands yeux noirs souriants, regarde avec curiosité, d'où s'en va venir pour elle le bonheur et l'amour.

Car elle ne doute pas plus qu'on en doute à 20 ans que le bonheur lui soit dû, et que l'amour doive venir vers elle. Et comme sa vie toute limpide, parmi des travailleurs simples et honnêtes, se prête peu aux drames catastrophiques des grandes passions, elle en est réduite à transporter au pays des rêves les menues aventures de son existence, à habiller en héros de roman les personnages un peu falots qui l'entourent, à transformer en désespoir les déceptions que lui causent ces héros improvisés.

Elle y réussit ; car, si éprise de roman qu'elle soit, Mlle Rose n'est guère passionnée qu'en imagination.

Le jeune instituteur adjoint qui fait un instant figure de Rodrigue pour cette Chimène improvisée préfère, en garçon pratique, le traitement de son aguichante collègue, Mlle Fleur, aux beaux yeux de la fille « sans dot », de son directeur. Devant cette « trahison », Rose aime à se représenter qu'elle connaît tout l'illimité de la douleur humaine, elle pense éprouver « un sentiment de détresse sans issue, d'impuissance devant l'irréparable, le sentiment qu'on éprouve quand on a tout perdu, et que de tous les biens réels ou irréels qui enchantaient votre vie, il ne vous reste plus qu'un souvenir mêlé de honte et de regrets ».

Oh ! les grands mots ! et comme ils sont disproportionnés avec le joli chagrin de Mlle Rose, toute prête, trois mois après, à laisser glisser, par un autre, à son doigt, une bague de fiançailles, — beaucoup plus belle que celle de Mlle Fleur !

Plus séduisant, et plus dangereux aussi lui était apparu auparavant le beau châtelain mélancolique en son château de brique rose ; mais celui-là non plus ne tenait pas grand'place en son cœur. Un instant, elle s'était demandé, avec son imagination de petite fille qui a lu « Le Secret de la Vieille Demoiselle » si ce ne serait pas là la belle, la merveilleuse aventure

dont s'illumine ou s'endeuille toute un vie ; mais bientôt, son regard avisé avait aperçu qu'il ne s'agissait que de l'aventure, tout court, et prudente, Rose s'en était écartée. Ici, encore, ce n'était pas son cœur qui était « en désordre » devant l'appel de la tentation légère, mais son imagination, à peine !

Le *goût du péché*, pour cette jeune fille, très joliment « jeune fille », ce n'est guère que le point d'interrogation, qui traverse l'imagination des plus sages, devant les petits sentiers qui s'ouvrent à droite et à gauche du grand chemin. « Qu'arriverait-il si je faisais cela ? » Et l'on se raconte un petit bout de l'histoire « qui arriverait », avec d'autant plus de complaisance curieuse qu'on sait bien que cela n'arrivera jamais. De ce voyage au pays de l'impossible, on revient, comme Rose, avec un brin de mélancolie, devant la réalité prosaïque, mais aussi, avec un semblant de vanité puérile : « Après tout, moi aussi si j'avais voulu »... Plaise aux dieux que le « péché », conserve à jamais pour toutes les jeunes filles cette allure candide, et ne tienne pas d'autre place en leur vie : parfum de tentation légère, bien vite réprimée, geste arrêté aussitôt qu'ébauché, remplacé par le bel élan d'une nature saine vers les joies simples du foyer.

Toute cette histoire nous est contée d'un style qui n'est pas sans agrément ; parfois alourdi de répétitions voulues, — en refrain — qui font trainailler la phrase et la pensée ; le plus souvent, preste et léger, comme des propos de jeune fille. Parmi les « clichés » et le déjà vu, surgissent, de ci de là, des expressions d'un rare bonheur, des tableautins joliment évocateurs Nannand, la Ripopo, Marie Linot, Mlle Gris, Rose Garnier forment, à l'entrée du livre, une série de silhouettes menues, dont l'esquisse renferme beaucoup plus d'émotion vraie que les gros chagrins d'amour de la petite Rose.

« Fortunio » présente avec élégance ce livre aimable : blanche couverture et caractères soignés feront bien dans une bibliothèque de jeune fille. Le titre y apportera cette pincée de poivre qui plaît aux plus réservées à notre époque de « cœurs en désordre », mais l'intérieur aura tôt fait de rassurer les mamans les plus craintives.

PERRINE.

Les Théâtres

AU THEATRE DE PARIS. — *La Danse de Minuit*, quatre actes, de M. Charles Méré.

Ce fut une grande « générale », une vraie, et pareille à celles d'Henri Bataille, si j'en crois mes aînés. Rien n'y manqua.

Il y eut d'abord, dès 8 h. 30, l'admirable comédie du contrôle, la farce toujours nouvelle qui commence si bien la soirée. En voici le scénario :

Une automobile s'arrête. Un monsieur et une dame en descendent noblement. La foule s'écarte. Sanglé, monodé, ganté, le monsieur s'avance vers le tribunal, où siègent trois hommes noirs, qui sont effroyablement polis. Le monsieur, d'une voix assurée, déclare : « Je suis Machin. » Puis, il attend, comme quelqu'un qui vient de lancer une bombe. Mais le chef du contrôle n'a pas l'air surpris par cette révélation. Il demande : « Avez-vous des places ? » « Des places ? Pas précisément... Je pense que Volterra m'a réservé ma loge, comme d'habitude. »

« Si vous n'avez pas de coupon, je ne puis vous placer... Tout est réservé, monsieur... » Puis, brusquement, le contrôleur engage un dialogue avec les personnes suivantes, et abandonne tout à fait Machin...

Alors Machin, l'œil hagard, se tourne vers la dame. Il explique que « l'employé n'est pas au courant. » La dame fait la mine de quelqu'un qui apprend un tremblement de terre. « Je me plaindrai à la Direction ! » dit le monsieur. Nul ne lui répond.

Il ne s'en va pas. Il reste planté sous le porche, dans une attitude de noble ténacité. Au bout d'un quart d'heure, il groupe autour de lui une vingtaine de refusés : Chose, Truc, Un Tel, Lui et l'Autre. Tout ce monde murmure. De temps à autre, une dame dit tout haut « C'est inconcevable ! » Les messieurs affirment : « Quand je dirai çà à Volterra ! » Quand je verrai ce vieux Volterra... » ou « Volterra est un vieil ami, un camarade, un copain !.. » Ils ne savent pas que ce monsieur de noir vêtu, assis auprès du contrôleur, et qui les regarde d'un œil

ennuyé, c'est précisément ce cher ami, ce camarade, ce vieux copain de Volterra.

Ce soir là, le contrôle fut particulièrement sévère. Le Tout-Paris se pressait devant ce tribunal... J'ai vu dans la salle des écrivains comme Henri Duvernois, Claude Farrère, Max et Alex Fischer — des acteurs et des actrices : Yvonne de Bray, Parisys, Pierre Bosc, Cécile Guyon ; des hommes politiques, et naturellement, toute la critique. Beaucoup de vieilles dames et de vieux messieurs. Ça m'a fait plaisir pour M. Méré : je crois pouvoir affirmer que la gloire d'un auteur dramatique se mesure à l'âge moyen des spectateurs de sa générale.

Voici le scénario de la *Danse de Minuit*.

Le baron Reynaud, banquier, est menacé d'un krach. Si la police met le nez dans ses papiers, sa faillite est certaine. Mais s'il peut gagner quinze jours, il sera sauvé. Comment retarder l'enquête du Parquet ? En faisant intervenir Maurand, le ministre, qui est l'amant de sa femme. Ce Maurand marchera-t-il? Oui, car Reynaud possède quelques lettres de lui, dont la publication ferait un scandale, et briserait sa carrière politique. Reynaud prie sa femme de négocier la chose. Elle refuse Elle ne redoute pas la faillite de son mari... Mais Reynaud voit le ministre, un soir de bal, et lui propose le marché. Maurand refuse avec indignation, réclame ses lettres, bouscule quelque peu le banquier. Reynaud, qui est malade et vieux, meurt subitement d'une congestion. Madame Reynaud et son amant, seuls en face du cadavre, échangent un long et tragique regard. Que faire ? Ils vont laisser là ce cadavre. On ne le trouvera que le lendemain, et l'on croira que Reynaud est mort naturellement. Maurand court à la Chambre, où il va répondre à une interpellation. Marie-Thérèse Reynaud, toute la nuit, au milieu de ses invités, va danser.

A l'acte III, nous la reverrons, en grand deuil, et filée par la police ; on la soupçonne d'avoir assassiné son mari. Elle n'a qu'une pensée : rentrer en possession des lettres qui peuvent briser les reins de son amant. Reynaud les a confiées à un fidèle secrétaire, Daniel. Ce Daniel aime en secret Marie-Thérèse. Elle le sait. Elle obtient les lettres ; elle obtient même le silence de Daniel. Il ne révèlera jamais que Maurand est venu chez Reynaud pendant la nuit tragique... Au moment où elle vient d'obtenir le salut de Maurand, elle apprend que le politicien a une autre maîtresse, Madame de Fontanes. Elle l'apprend de la bouche de sa rivale... La scène entre les deux fem-

mes est d'une extrême violence : elles vont demander à Maurand de choisir entre elles. Il est en bas, dans la voiture de Madame de Fontanes. Il monte, très calme. En deux temps, il se tire de cette situation un peu tendue : il apaise Madame de Fontanes avec une promesse et reprend la tendre Marie-Thérèse par des paroles vagues, sonores et douces. Ce Maurand est un habile politicien. Il traite Madame de Fontanes comme une interpellation, et Marie-Thérèse comme une majorité...

Au IV, Marie-Thérèse accusée du meurtre de son mari a été arrêtée, jugée, acquittée. Ces journées douloureuses ont ébranlé sa raison, et nous la retrouvons six mois après, dans une maison de santé. Le fidèle Daniel veille sur elle. Maurand, qui n'a pas donné signe de vie depuis six mois, vient enfin lui rendre visite. L'espoir renaît en elle. Ils vont pouvoir refaire leur vie.. Mais le politicien, froidement et gentiment, explique qu'ils ne peuvent reprendre tout de suite une liaison qui compromettrait sa carrière. Plus tard, on verra... Pour le moment, il faut qu'elle aille achever sa convalescence dans le Midi... Elle comprend, Elle lui dit adieu, et le prie de ne jamais revenir ; le tendre et silencieux Daniel l'aidera à supporter la vie.

Voilà certes une intrigue qui ne manque pas de coups de théâtre. Point de répit : les crises se succèdent, et chaque scène est plus tendue que la précédente. Les actes ont chacun une très courte exposition, un nœud, un dénouement. De cette *Danse de Minuit*, on pouvait faire quatre pièces, tant la matière en est riche et serrée ; plutôt qu'un drame, c'est une petite tétralogie.

Cela, nous le savions par avance. L'auteur du *Vertige* et du *Prince Jean* ne laisse pas respirer le spectateur. Il est l'auteur dramatique par excellence, celui dont la manière eût enchanté Francisque Sarcey. Mais cette nouvelle pièce occupera dans son œuvre une place particulière. Il n'a pas fait seulement du théâtre : il a fait de la psychologie, et c'est le caractère de ses personnages qui conduit l'action jusqu'à son dénouement.

Les protagonistes sont peu nombreux : La femme, l'amant, le mari et le secrétaire.

Je dirai tout d'abord que je n'aime pas beaucoup ce jeune Daniel. Cet amoureux discret, timide, dévoué, honnête et vertueux a beaucoup trop de qualité. Il aurait dû rester dans les romans de Cherbuliez, au lieu de s'aventurer imprudemment dans une œuvre aussi vraie et aussi forte : il a l'air d'un bouchon sur le Maëlstrom, et il m'a paru bien pâle à côté de Maurand et de Madame Raynaud, pâle comme une bougie au soleil.

Maurand, c'est le politicien moderne. Il n'a pas de génie : mais son égoïsme naïf et brutal l'aide à triompher de tous les obstacles et simplifie pour lui toutes les situations. Au fond, ce n'est qu'un animal aux violentes réactions. Il nous l'a bien montré en secouant un vieillard malade jusqu'à ce que ledit vieillard en mourut. Dans la salle, les dames disaient : « Comme c'est vrai ! Les hommes sont tous comme çà ! » Voilà un bel éloge pour M. Méré, mais non pas pour le sexe auquel je dois mon père. Non, nous ne sommes pas tous comme çà... Il y a cependant beaucoup de Maurand, il y en a chaque jour davantage, aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. La façon de « laisser tomber » une femme qui s'est sacrifiée pour lui est tout à fait moderne : Nous avons vu pire.

Marie-Thérèse Raynaud est plus simple : et d'ailleurs, tous les êtres sont simplifiés d'un seul coup par une grande passion. Son amour pour Maurand domine toute sa vie, dirige tout en elle, et fait l'unité parfaite de son caractère. Quant au banquier, son mari, c'est une fripouille. Il est très humain, dans le fond — suffisamment sympathique pour nous intéresser pendant deux actes, suffisamment antipathique pour que Maurand puisse le secouer à mort sans révolter le spectateur. D'ailleurs, très vigoureusement et très sobrement dessiné.

Le public de la générale a fait un triomphe à cette œuvre. Le troisième acte, avec sa série de scènes violentes qui se précipitent jusqu'au rideau, a soulevé une véritable ovation... Quand je songe au public, je m'explique le caractère de Daniel. M. Méré a fait une pièce qui finit *mal* ; son dénouement véritable est fort triste, puisqu'il ressemble à la vie. Le public n'aime pas ces dénouements trop vrais. Il veut, avant de quitter la salle, que tout se soit arrangé sur la scène... Ce bon Daniel est là pour çà. Nous pouvons, après le rideau final, nous en aller tranquilles. Nous savons que cette pauvre et belle femme n'est pas seule, et qu'un brave garçon en s'occupant d'elle, nous permet de n'y plus penser... Tant mieux, tant mieux... Cette petite concession n'enlève rien à la beauté ni à la puissance de l'œuvre. C'est la septième grande pièce de son auteur. Je crois pouvoir dire que c'est la plus belle — pour le moment.

Madame Vera Sergine joue le rôle de Mme Reynaud. Sa réputation n'est plus à faire : je pense cependant qu'elle sera grandie par son interprétation de ce personnage. Elle fut admirable de simplicité et de naturel ; par moments, elle dépassa le dramatique, et atteignit au tragique pur : par exemple, à la

fin du deuxième acte, et tout au long du troisième. C'est M. V. Francen qui incarne Maurand. Il y est très remarquable. Le masque, la voix, les attitudes, rien n'y manque. Quant à M. Renoir, qui joue Reynaud, je crois qu'il fut le meilleur acteur sur le plateau. Ce n'est pas peu dire.

Madame Marcelle Praince et M. Henri Rollan sont excellents, dans deux rôles à éclipses, où ils ne peuvent donner leur mesure. Le reste de la troupe — qui comporte au moins vingt acteurs — est tout à fait satisfaisant.

J.-H. ROCHE.



La Musique

LA MUSIQUE A PARIS

Une revue musicale a publié dernièrement les résultats d'une « consultation » sur la musique contemporaine. Les nouveaux Vaquez et les Delbet de la cithare, de M. Ch. M. Widor à Darius Milhaud, apportent leurs diagnostics de la grande malade qui souffre à l'avis de quelques-uns de trop de santé. Il lui faudrait la saignée d'un Malherbe, la seringue d'un Boileau.

De nombreuses réponses reconnaissent la nécessité du recul. L'invocation du recul, idée critique ou plutôt non critique, permet de propices retraites sous le couvert d'une sage majesté. Nous ne pouvons rien dire, chantent les consultés, que savons-nous, attendons. Nous sommes comme le martyr d'expérience physiologique qui, la tête en bas, la bouche close et les narines pleines d'eau de Cologne, n'éprouve aucune sensation olfactive. Nous ne pouvons juger de la musique actuelle, nos oreilles en débordent. Des bataillons de croches pendent aux poils de nos conduits auditifs. Nous ne sentons pas le musc lorsque notre nez y plonge tout entier.

Le public, le lecteur, entend d'un autre tuyau, fronce les sourcils et réclame le recul immédiat. Il lui faut le jugement définitif, les étiquettes précises, le procédé facile pour lever les pierres des lentilles et pour ranger les casseroles de Xénophon. Alors le critique, prêt à faire son devoir, « la mort dans l'âme », marche de dos avec prudence, loin, plus loin, mais tout à coup perd l'équilibre, se fend le crâne ou plonge à reculons dans un abîme inconnu comme les noyés de « *Bateau Ivre.* »

Aucun regret ne suit cette mort. Un héros nouveau prend la place, stoïque comme la sentinelle en séries du petit poste à la Bugeaud qui attend le couteau arabe jaillir du buisson mouvant.

Devant les badauds sanguinaires le critique et le compositeur marchent sur les débris de verre, pirouettent sur la corde tendue, avalent des sabres, mangent du feu. Aucune pitié ne caresse celui qui saigne ou qui se rompt les vertèbres.

Il faut expliquer et commenter, montrer, comme au marché

d'esclaves, ses petites idées toutes nues et tremblantes sous les regards méchants.

Il faut affirmer que les tendances de la musique contemporaine sont nombreuses. Certains faiseurs de sonates veulent la dégager des influences littéraires et picturales, nient les « correspondances » et luttent, avec raison, souvent contre l'abus des tons criards à l'orchestre. D'autres esprits la maintiennent dans « la ronde des Arts vivants ». Si depuis la guerre le but utilitaire et moral a ses défenseurs qui demandent des symphonies exaltant l'obéissance aux ordres des fermiers généraux, le culte de la seule beauté cher à Th. Gautier n'est pas délaissé. Il est encore quelques fous qui considèrent l'art comme une fonction vitale et non comme une clef de boîte à sardines. La tendance aux couleurs locales est d'abord arrogante puis estompe sa précision et ne laisse subsister de sa valeur documentaire que la part généralement humaine.

Toutes les formes sont exploitées depuis la boutade et la bluette jusqu'au vaste poème et à l'opéra massif. Des apports étrangers ont rajeuni le ballet et la pantomime. Le grand nombre de sonates et de pièces pour quatuor ou pour quelques instruments n'est pas un succès particulier de ces genres. L'accès difficile de rares associations symphoniques et de deux scènes lyriques ont contraint les compositeurs à réduire les moyens d'exécution.

Quant aux écritures il en est de puristes et d'anarchistes. Il serait simple de découvrir un fossile préparant la plus bénigne septième alors que certains dompteurs féroces superposent et font s'entre-dévorer les accords ennemis. La langue de Bach et de Mozart est pour beaucoup un moyen d'expression insuffisant. L'écriture classique n'est plus considérée comme étant une fin. Elle était figée. Des créateurs l'ont ranimée, elle évolue. Des chercheurs d'étoiles la dédaignent complètement et s'efforcent de forger un instrument nouveau. Il est certain qu'ils n'ont pas encore atteint leur but malgré la grandeur de l'effort et la beauté de quelques œuvres.

M. Prudhomme est en colère. Tous ces degrés, toutes ces nuances ne permettent malheureusement pas une classification commode. Ce digne monsieur n'entend rien à l'histoire de la queue de cheval et au tas de grains de blé d'Horace. Il lui faut une démarcation nette, les jeunes et les vieux, les sages et les fous !

Avant Debussy les vieux — malheureux Wagner, sénile Ber-

lioz — après, les jeunes — tant pis pour M. Rabaud contraint de boire son café avec Schœnberg — Les sages sont ceux dont la mélodie se siffle à l'entr'acte, les fous n'écrivent pas de mélodie, scient des rondelles de bouchons et produisent des orchestres nègres. Ce sont les musiciens contemporains. Enfin voilà une explication claire qui pourrait, n'attendant pas le fameux recul, prédire une réaction mélodique capable d'écœurer pour l'éternité nos arrières petits-fils.

Paul CHAZAL.

POUR L'OPERA DE MARSEILLE

Nous avons eu connaissance du rapport présenté par M. Gabriel Barbarroux, conseiller municipal de Marseille, à une séance toute récente du Conseil. On sait qu'animé du zèle le plus ardent en faveur de l'épanouissement des arts à Marseille, le Conseil municipal de notre ville fait preuve d'une générosité très éclairée. C'est ainsi qu'il a été décidé de doter l'Opéra prochainement en service d'une subvention annuelle de huit cent cinquante mille francs. Cette subvention magnifique entraîne — cela va de soi un cahier des charges sévère pour la Direction qui la reçoit.

Nous tenons à faire connaître le nom des conseillers municipaux qui ont collaboré au rapport si lumineux dont nous donnons des extraits : Ce sont MM. Resh, Massias, Petit, Bonnefoy, Cadenat, Delmas, Ollivier, Sabiani, Cermolacee, Barbarroux — ce dernier l'a rédigé — et M. l'adjoint aux Beaux-Arts Billès qui présidait la Commission.

Le régime administratif de l'Opéra a été certainement le point sur lequel ont eu lieu le plus de controverses.

C'est ce régime administratif qui fut l'objet à la Commission théâtrale d'une première et longue discussion. Le système de la régie directe absolue, si l'on peut s'exprimer ainsi, préconisé il y a environ cinq ou six lustres par M. le maire, fut délibérément écarté par la Commission tout entière comme devant être trop onéreuse pour la Ville, étant donné la situation actuelle qui se caractérise par une pénurie d'artistes et comme corollaire fatal les cachets de ces artistes.

La Commission a bien voulu alors envisager nos suggestions qui consistaient à créer une Régie mixte, c'est-à-dire une Régie directe au point de vue administratif, mais amendée au point de

vue financier par la présence, à la tête de l'Opéra, d'un Directeur rendu responsable pécuniairement par le versement d'un cautionnement que vous avez sagement fixé à la somme de 500.000 fr. n'hésitant pas ici à multiplier par le coefficient 5, le cautionnement d'avant-guerre.

Le rapporteur écarte le système de la Régie intéressée par lequel la Ville serait immiscée à la Direction et prendrait sa responsabilité de la gestion.

La deuxième question sur laquelle la Commission théâtrale a fait porter son étude est celle — on peut dire la plus importante — de la subvention.

Avant la guerre, la Ville accordait au Directeur du Grand-Théâtre une subvention qui, sous diverses formes, allait jusqu'à 300.000 fr. environ. Si nous avions suivi l'opération d'arithmétique qui s'effectue dans le commerce pour la vente d'une marchandise, nous eussions utilisé pour établir le chiffre actuel de la subvention le coefficient cinq qui est considéré comme normal, le moyen empirique, la Commission l'a utilisé de prime abord, mais en n'employant que le coefficient 3. Nous avons ainsi obtenu le chiffre de la subvention qui s'élevait primitivement à 900.000 fr. La Commission ne s'est pas contentée d'un moyen approximatif, elle a voulu s'approcher le plus près possible, sinon de la vérité, du moins de la certitude. Et pour celà, étudiant le plan de l'Opéra, elle a dénombré le total des places auxquelles elle a fixé un prix et elle est arrivé ainsi, pour 150 représentations, à une recette globale de deux millions de francs en tenant compte que l'Opéra ferait tous les soirs salle comble. D'autre part, les dépenses du petit personnel et des artistes ont été évaluées à 2.800.000 fr.

Cela fait donc un déficit de 800.000 fr. chiffre qui s'approche de celui fixé pour la subvention. Voulant tenir la réalité de plus près, la Commission a pris ensuite, comme base, le théâtre de Lyon et nous sommes arrivés ainsi aux chiffres suivants :

DÉPENSES

Frais par représentation 15.150 environ d'où pour 150 représentations 15.150 plus 150 égal....	2.272.500 fr.
Artistes en représentation...........	450.000 fr.
	2.722.500 fr.

Nota. — Il faut dire que le théâtre de Lyon, du 1er mai

1920 au 30 avril 1921, c'est-à-dire au lendemain de la guerre, en pleine période de prospérité, a fait seulement 1.502.208 francs 75 de recettes.

Recettes

Il faut prévoir que l'on pourra faire le maximum pour les représentations du dimanche soit 26 dimanches à 34.000 fr. .... 884.000 fr.

Reste 124 représentations à 50 o/o de la recette du dimanche soit 8.500 plus 124 égal.................. 1.054.000 fr.

1.938.000 fr.

Subvention.................... 850.000 fr.

2.788.000 fr.

Soit une différence de 66. 300 fr.

Finalement, discutant avec une des plus hautes personnalités du monde des théâtres et dont la compétence est indiscutable, nous sommes arrivés sur le chiffre des dépenses à une différence de 55.000 fr. en tenant compte comme recettes du chiffre primitif qui peut-être diminué, mais pas augmenté.

Vous avez, Messieurs, définitivement fixé cette subvention à la somme de 850.000 fr. et ce malgré une légère augmentation du prix des places supérieures. Ce faisant, vous avez laissé un battement qui sera certainement nécessaire pour faire face aux charges nouvelles que comporte l'existence, à Marsille, d'une troupe sédentaire, que la Commission théâtrale en rédigeant la charte de l'Opéra n'avait prévue que réduite au strict minimum.

Il résulte donc de l'aperçu qui précède que le chiffre de 850.000 fr. qui représente la subvention donnée par la Ville au Théâtre Municipal a été fixée d'une façon arithmétique et si grosse qu'elle paraisse, cette somme est indispensable à la bonne marche et au renom de notre Opéra.

Il ne faut pas oublier, en outre, que cette subvention est spécialement réservée à garantir les salaires du petit personnel.

Un des griefs adressé au cahier des charges de l'Opéra est celui qui consiste à dire : c'est un contrat pour un Directeur. Nous nous élevons de toutes nos forces contre cette assertion.

La Commission théâtrale avait préparé un document qui visait un système spécial d'exploitation théâtrale, celle des trou-

pes itinérantes : exploitation qui avait l'avantage d'offrir par suite d'une entente inter-municipale, des artistes de premier plan, avec un minimum de dépenses. Ce système a trouvé grâce à vos yeux, il a été complété par l'amendement Tasso qui, précisant la pensée de la Commission, a maintenu dans le cahier des charges le cadre de la troupe sédentaire.

Et vous avez eu raison, Messieurs, de laisser la porte ouverte à cette entente inter-municipale que, certainement, vos successeurs perfectionneront à l'avenir et sans laquelle il aurait fallu prévoir une subvention de 1.500.00 à 2.000.000 de francs.

On a reproché encore à la Commission d'avoir fixé les places populaires à un prix beaucoup trop bas, on a peut-être oublié que ces prix s'entendent taxes non comprises. Nous devons louer M. Billes d'avoir tenu bon sur ce point et vous-mêmes, Messieurs, épousant cette manière de voir qui était aussi celle de la Commission, vous avez préféré permettre au peuple de goûter pendant toute la saison, grâce à des prix très modérés, toute la joie et les sensations du grand art musical et du chant dans leurs plus noble manifestations.

On voit que le Conseil municipal n'a reculé devant aucun sacrifice pour doter Marseille de cet Opéra tant désiré. L'édifice est en voie d'achèvement et se transforme chaque jour. Ouvriers d'art, artisans et maîtres y travaillent avec fièvre. N'oublions pas que nous devrons cela aux efforts de M. Flaissières notre maire si vaillant et si favorable aux intellectuels toujours secondé par M. Gabriel Barbarroux et M. Billès quand il s'agit de mettre à l'honneur les Beaux-Arts.

FORTUNIO.

LA GRANDE PITIE DE LA MUSIQUE A MARSEILLE

Oui, certes, je vous envie, Paul Chazal, d'être à la meilleure place pour entendre de la belle musique. L'ancien ou le moderne, le romantique ou le décadent, vous avez tout à distance d'un métro ou d'un autobus. Vous assistez à une pléthore de concerts, d'auditions, de séances, et vous vous riez de notre consternation.

Car nous, les Marseillais, nous sommes en plein marasme

artistique. Qu'avons-nous en effet ? Les Concerts classiques, les quelques séances de la salle Messerer et celles de la Société de musique de chambre, encore que celles-ci soient privées. Rarement il nous est donné d'entendre de bons artistes. Que pouvons-nous alors admirer chez eux ? La sonorité, la puissance, le mécanisme ; quant aux œuvres qu'ils exécutent, elles se résument, pour les pianistes, à du Chopin, du Liszt et quelques Debussy parcimonieux.

Au contraire vous-même. Vous évoluez entre Bach, Beethoven, Schumann, Franck et Wagner, Debussy, Ravel, Roussel, Stravinsky, Prokofieff, Honegger, Tailleferre. Vous meublez votre esprit, vous nourricez votre cœur, vous prenez part à de somptueux festins sonores et vous nous en abandonnez les maîgres reliefs.

Que pouvons-nous faire, pauvres que nous sommes ? Comment nous réjouir musicalement ? Certes pas aux Concerts Classiques, lieu de perdition, rendez-vous de mécréants. Où nous documenter sur la musique orchestrale moderne, si prodigieuse d'après le peu que j'en ai pu connaître pendant de rares et courts séjours à Paris ? Comment nous cultiver, comment exprimer notre pensée si nous ne connaissons pas notre langue ?

L'état de la musique à Marseille est pitoyable. Je ne m'étonne plus que les jeunes gens doués pour la composition désertent leur ville natale et s'en aillent quérir ailleurs l'aliment essentiel de leur existence, aux sens propre et figuré. Il se produit chez eux ce phénomène que l'on retrouve partout. Sentant en eux des dons, ils cherchent à les exploiter. Lorsqu'ils sont nantis de certaines connaissances, ils s'aperçoivent que le niveau artistique de chez nous est bien bas. Par la lecture de *Comœdia* de la *Revue Musicale*, du *Courrier Musical* ou de la *Revue Pleyel*, ils apprennent tout à coup que Marseille n'existe pas à côté de Paris, qu'ils sont sevrés de musique, qu'ils n'assistent pas à l'évolution, que leurs œuvres sont émues, mais gauches et désuètes. Alors, de deux choses l'une : ils abandonnent ou ils végètent ; ou encore ils vont vers la lumière. Et Marseille s'estompe bientôt dans leur souvenir.

Combien ainsi en avons-nous perdu ? Combien des nôtres, jeunes, ardents, par défaut d'instruction, ont quitté la musique, ou bien la desservent par des compositions banales et vulgaires jouées dans les dancings et les cinémas ? Combien encore, qui voulaient secouer cette torpeur, se sont brisés devant l'apathie des uns ou l'intransigeance des autres ?

Un tel état de choses est révoltant. Nous nous perdons dans l'estime des Français ; on rit de Marseille quand on en parle. Pouvons-nous plus longtemps tolérer qu'on nous ridiculise ? Non certes ! Nous devons nous unir, faire corps. Et pour cela, nous devons nous connaître, où sont les compositeurs Marseillais ? Tomasi ? à Paris ; Paul Chazal ? à Paris ; l'Aixois Darius Milhaud ? à Paris. Tous à Paris. Ceux que des raisons particulières obligent à demeurer, les Hector Fraggi, les Paul Gautier (1), les Robert Lopez, un tout jeune admirablement doué et prêt à un superbe avenir, qu'attendent-ils pour se révêler ? La réalisation de mythiques possibilités !...

Quel stimulant voulez-vous qu'un compositeur puise dans l'ostracisme qu'on lui oppose ? Lui qui a pris sur son sommeil pour écrire cette œuvre où reposent les gemmes de sa foi et de sa jeunesse, après avoir, cinq ou six heures durant, et plus, donné des leçons de piano ou de contre-point pour vivre ! Sa verve se tarira ; les difficultés de la vie l'obligeront à sacrifier plus de temps à ses élèves ; son érudition en pâtira et son œuvre, par manque de méditation.

Et c'est là que nous en sommes, à ce degré de marasme et de décrépitude ! Et qu'y faire ? Quels remèdes à cette dispersion et à cet exode ? Il m'apparaît au premier chef, que les compositeurs sérieux devraient communiquer entre eux, s'encourager, se faire amicalement leurs critiques ; ils bénéficieraient ainsi chacun des connaissances du voisin, ils s'entr'aideraient, se comprendraient, et n'en seraient que plus forts pour réaliser l'œuvre commune d'éducation, dont ils seraient les premiers bénéficiaires.

Je prie instamment tous ceux qui me liront de me faire parvenir leurs avis. Quels qu'ils soient, s'ils s'intéressent à cette question, ils seront les bienvenus. On n'a jamais assez de poudre lorsqu'on part en guerre.

Ernest MARION.

(1) Paul Gautier, compositeur dramatique tout jeune, qui se distingue par une mélodie riche et une écriture claire, vient de présenter au Hâvre *La Mauviette*, un acte plein de finesse et de saveur. On se rappelle le triomphe de son *Lion Amourux* à Nice, à Lyon et à Strasbourg, au cours de ces deux dernières années. C'est avec une vraie joie que nous apprenons cette nouvelle toute récente.

La Peinture

LA PEINTURE A PARIS

Février-Mars 1924.

Pour les amateurs de Peinture, les temps sont durs. Ils sont plus favorables au promeneur musard que nous rencontrons parfois au cours de notre tournée à travers les Expositions. Il me vante Paris qui a décidément bien du charme. Se promener le nez en l'air, entrer chez Bernheim, en ressortir, visiter Druet, traverser l'eau, enfiler la rue Bonaparte ou la rue de Seine, c'est là de sport délicieux. La promenade s'achève souvent dans certain café des environs de l'Abbaye où la bonté de la bière efface dans notre souvenir la laideur de la caissière. C'est là que nous recueillons les confidences de notre ami.

Ainsi *Villard* vous a fait bâiller ? Il est vrai qu'il n'est pas drôle ; le triste peintre que voilà ! Mais il y a *Picart-le-Doux*, qu'en dites-vous ? Il est bien nommé Je comprends qu'il plaise; il dessine avec aisance, colorie agréablement ; il est « moderne » sans faire peur à personne et se garde bien d'étaler impudamment dans ses toiles les effets d'un tempérament excessif. Il a le bon goût de rassurer son public et se souvient que dans tout visiteur un client sommeille. Sans doute ne fait-il pas d'indécentes agaceries aux vieux messieurs à lorgnon. On a de la tenue, que diantre ! mais soyons léger, spirituel, sensible au besoin, provoquant, ayons du talent par dessus le marché. Avec cela on va loin... Peut-être, mais pas très haut.

Et Camoin ! Voilà qui est jeune, frais et rose ! Hélas oui... Sans doute *Camoin* sort-il un peu de notre sujet, à moins qu'il ne faille baptiser peintures les crêpes polychromes qu'il expose chez Druet. Mais ne rions pas. Rire n'est pas charitable ; si plus tard *Camoin* se repent d'avoir trop voulu plaire aux jolies femmes, il ne sera pas dit que nous ayons méconnu son réel talent et sa grâce indéniable. Le charme c'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. *Camoin* s'en apercevra peut-être quelque jour.

*
* *

Avec *Asselin* qui exposait aussi chez Druet, nous trouvons un artiste dont la sensibilité est d'une qualité plus rare. Quelques soient les mérites de Asselin, le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui est celui d'être profondément émouvant, de réveiller en nous des sentiments auxquels les peintres contemporains ne font pas souvent appel. Et cela est plaisant.

Il n'est pas à dire que Asselin tombe dans la sensiblerie — ce qui le serait moins. Le fait de communiquer une émotion d'ordre purement affectif n'implique nullement l'emploi de moyens déloyaux ; la tendresse n'est pas au bout de son pinceau qui brosse largement et sans mievrerie. Les bébés qu'il affectionne sont solidement charpentés, taillés à coup de serpette, avec leurs membres courts et vigoureux, leur crâne énorme et bossué Les jeunes mères qui se penchent sur leur enfant ne crient pas leur joie, mais parfois dans une attitude très simple, dans le geste admirable de la mère qui donne le sein, la Maternité apparaît avec sa beauté tranquille.

Pour l'intimité de ses tableaux, la mélancolie de ses figures de femme, Maurice Asselin mérite la sympathie. Mais j'entends que le peintre est estimable en lui--même. Il suffit de connaître Asselin tant soit peu pour comprendre que chez lui le sentiment n'est pas la raison suffisante d'un tableau s'il en est la raison nécessaire. Il y aurait beaucoup à dire sur la technique des Asselin. Sa peinture qui est cependant légère a une solidité qu'elle doit à la recherche des plans et des valeurs ; elle donne une extraordinaire impression d'unité. Cette unité elle la doit aussi à une certaine monotonie de la facture et à une simplification voulue de la gamme des couleurs. Sa couleur est faible, mais pas indifférente, plus variée que l'œil ne le supposerait du premier abord, souvent heureuse et finement nuancée.

Le Promeneur m'a fait observer qu'elle tire sur le gris. Il n'a pas entièrement tort...

A la même Galerie Druet (salles du premier étage), Manguin présente ses dernières études ; il a rapporté de Marseille une série d'aquarelles d'une forte saveur et d'un parfum qui rappellerait aux amateurs de correspondances (le Promeneur se trouve en être) celui de la mandarine.

La fenêtre de Manguin donnait sur le Vieux Port. Le quai flamboie et les voiturettes chargées d'oranges s'allument comme

des bûchers ; le soleil colore intensément chaque chose mais rien n'absorbe autant de sa flamme que « le fruit divin et amer quant à l'écorce. »

Manguin recherche avec passion la tâche de couleur ; il l'applique franchement, et lorsqu'elle est juste, l'effet général est splendide. Toutefois la recherche du ton local fait parfois disparaître le dessin. Il existe tout de même ; le dessin de Manguin est aussi généreux et précis dans ses paysages que dans ses nus ; mais il s'abandonne souvent aux voluptés de la couleur ; certaines de ces aquarelles sont enlevées directement à la pointe du pinceau, ce qui est vous l'avouerez un beau tour de force et c'est alors une pluie de bleus, d'oranges, de verts, que sais-je ? une symphonie aussi chaude, aussi éloquente que l'Antan de Rimsky-Korsakoff. Nous aurons l'occasion de reparler d'Henri Manguin qui est au demeurant assez rare.

Monsieur André Lhote fait une exhibition chez Druet également. Cet homme aimable peint, parle, écrit ; le tout avec l'accent de Bordeaux. André Lhote n'a pas découvert Corot, il l'a inventé. Avec le Cubisme, Corot est la grande invention d'André Lhote. Enfin Lhote s'est découvert lui-même et naïvement comme je vous le raconte, il fait part de sa découverte !

Le cubisme est un filon, Monsieur. Généreusement, il indique la manière de s'en servir ; et cela au moyen de l'action directe. Il est un apôtre.

Lorsque Lhote s'évade du Cubisme, il se montre un peintre facile, agréable même. Certains morceaux de nus sont d'une exécution généreuse, certains paysages d'une certaine fraîcheur. Quant à ses peintures cubistes, elles sont d'une couleur par endroits vraiment insuffisante.

Chez Rodrigues, rue Bonaparte, quelques peintures de Marius Borgeaud sont réunies qui font connaître ce maître délicieux des intérieurs paisibles. Borgeaud qui n'est plus jeune, est ignoré du grand public ; il ne l'est point des amateurs et de ses confrères qui le goûtent beaucoup. C'est qu'il est lui-même très peintre et que ses moyens d'expression sont exclusivement picturaux. Bourgeaud vous introduit dans des chambres inondées d'une lumière argentée qui revêt toute chose d'un nimbe. Ce mur honnêtement crépi à la chaux devient éclatant de blancheur ; dans l'ombre même, il jette une note gaie.

Les tons sont étendus à plat, sans la moindre fantaisie, sans la moindre modulation ; le passage de la lumière à l'ombre se fait avec une grande habileté, par la seule transposition d'un

ton local invariable. Ce métier bonhomme et sévère ne séduit pas la foule ; ce qui pourra plaire c'est la simplicité de l'ensemble, la chaleur du coloris, l'irrésistible sympathie qui émane de Borgeaud ; c'est l'intimité de ces intérieurs rustiques, maisons proprettes et claires, cabarets sombres et frais comme des caves. Les bonshommes qui peuplent ces tableaux sont des pantins un peu drôles que le peintre lui-même ne prend pas au sérieux. Il a tort Mais quoi ? le sentiment humain lui fait défaut qui confère tant de grandeur à Peter de Hoogh et à Millet. Bourgeaud est un agréable petit maître qu'il faut prendre comme il est. A cette condition on pourra goûter ses qualités de peintre qui sont belles et la fraîcheur de sa vision.

OLD SHERIDAN.

*
* *

Galerie Barbazanges. — Exposition de peinture française du siècle dernier.

Galerie Bernheim. — Exposition Cézanne.
On annonce l'exposition annuelle de la jeune Peinture Française sous la présidence d'Henry de Waroquier.

LA PEINTURE A MARSEILLE

GALERIE OLIVE. — Exposition *J.-B. Marret.* — Encore une exposition intéressante à l'actif de la Galerie du boulevard Longchamp. M. J.-B. Marret se présente sous les aspects les plus divers avec des paysages, des natures mortes, des figures nues ou vêtues, et dans les formats les plus variés. Les paysages sont, certainement ce qui m'a le plus satisfait. Un, surtout; paysans travaillant à leur champ, le matin, à contre-jour. Sur le petite toile le motif est grandiose et la façon de l'exprimer dépasse le cadre. Je voudrais également signaler « Les sarcleurs ». Le « Soir d'hiver sur la mer » très enveloppé et parfaitement crépusculaire. « La cueillette des amandes », « Le torse de femme » très bien modelé, « Miramas ». « L'aire », « Allauch crépuscule », et surtout la splendide baigneuse qui n'est pas encore dans l'eau mais qui ruisselle de soleil. Voilà un

beau morceau de nu en plein air. Fort joliment dessinée, baignant dans l'atmosphère cette femme vit et s'agite, reflète la nature qui participe à sa beauté. Moins bon, beaucoup plus école et, partant, moins véridique, le grand nu féminin. C'est bien fait certes, mais trop conventionnel et bien moins original comme facture que tout ce qui l'entoure.

GALERIE LAMBERT. — Plusieurs peintres se sont réunis (j'allais dire... cotisés) pour présenter une exposition — dont l'annonce m'avait un peu étonné. Je concevais mal les rapports qu'il pouvait y avoir entre M. Barret, L.-P. Prudhomme, Flégier, de Lombardon et D. Dellepiane. Passe encore pour ce dernier dont l'art est si particulier qu'il peut s'accommoder de n'importe quel voisinage. Mais les autres... Eh bien je m'étais trompé et je n'avais pas pensé que la probité artistique est un lien assez puissant pour unir des tempéraments si différents. Entre les vues d'Allauch de *M. Marius Barret* et celles de *M. Paul Prudhomme* si éloignées qu'elles soient il y a une chose commune : la vérité. Chaque peintre a choisi le motif le mieux adapté à son caractère, l'éclairage qui mettait le mieux en valeur les dons de peintre qui sont dévolus à chacun d'eux et, bien que tout à fait voisines, ces toiles s'harmonisent et nous montrent la vraie Provence. A retenir également les deux grandes aquarelles de M. Barret et les fantaisies décoratives de M. Prudhomme, *M. J. Frégier* nous présente des natures mortes dont je n'apprécie pas la naïveté voulue. Heureusement que la sécheresse peu sympathique en est atténuée par de jolis tons. Je préfère le petit paysage où la foule et les petits détails sont traités d'une manière excessivement spirituelle. En mauvaise place, il y a quelques petits groupes ; un bal, un forgeron surtout, des animaux qui méritaient d'être mieux vus, car ils représentent les bonnes choses de l'exposition. *M. de Lombardon* synthétise. Il voit la nature par grandes masses colorées et, grâce à ses facultés d'observation, nous situe avec ces moyens arbitraires en pleine nature. Deux aspects du Vieux Port (je félicite M. de Lombardon d'avoir osé y inscrire le pont transbordeur) et un paysage avec un ciel nuageux à contre jour fin et léger sont de belles choses. Je n'ai pas compris *M. Inguimberty*. Il voudra bien m'en excuser. La peinture pour moi est un prétexte à jolies couleurs et le gris (faux) dont il peint la cathédrale de Marseille n'est pas très emballant. Non plus les verts si lourds qui écrasent ses paysages.

Que dire de *D. Dellepiane* que l'on n'ait pas dit déjà ? M. Dellepiane est un maître, un véritable maître. On sent l'artiste dans le moindre trait qu'il trace et l'harmonie qui s'ajoute à la simplicité de ses œuvres le classe parmi les plus grands. Il y a cent fois plus de vie et de vérité dans ses petits bonshommes qui ne prétendent qu'à être des « santons » que dans la plupart des poupées en baudruche que l'on nous impose pour être des hommes. Les motifs ? Toujours M. Dellepiane chante la vieille chanson provençale et pour cela autant que pour l'Art dont il fait preuve il mérite d'être respecté.

HERREM.

LÉGION D'HONNEUR. — Une récente promotion vient de conférer la cravate de la Légion d'honneur au grand sculpteur Bourvelle dont « Fortunio » parlera prochainement sous la signature de Carlo Rim — M. Jean Roques, l'artiste peintre qui honore notre ville a été promu chevalier. Nous leur adressons nos bien sincères félicitations.



Les Revues

MERCURE DE FRANCE (1er mars)

M. Pierre Scize consacre au « Tombeau sous l'arc de triomphe » une excellente étude. Il se rencontre d'ailleurs avec notre collaborateur J.-H. Roche. Ce n'est pas une lutte littéraire qu'a provoquée cette pièce. Tous ceux qui n'ont pas connu la *vraie* guerre ont été stupéfaits d'entendre parler un soldat aussi peu conforme aux convenances. En arrivant à la gare régulatrice ils mettaient un masque, écrit Pierre Scize. Ceci est juste. Les voici sans masque — ce n'est pas beau. Avez-vous mesuré l'horreur de la guerre ?

Sur deux points je ne suis pas de l'avis de mon ami Roche. Il me plaît que l'auteur ait mis le Père et non un vieillard en face du Fils. Ce sont les Pères qui ont laissé partir leurs fils à la guerre et qui ont discuté avec éloquence dans les assemblées, se parant de la gloire de leur sacrifice. Certes, je ne nie pas leur mortelle inquiétude. Mais Abraham a-t-il compris que sa reconnaissance pour Isaac était *sans limite* et que son autorité paternelle, il l'avait perdue devant la victime ?

Je ne suis point révolté que le héros qui va mourir accepte de donner à la femme qu'il aime, un enfant. Et si elle l'aime vraiment elle sera heureuse de garder près d'elle après sa mort, cette vie qui est un peu de la sienne. Il est des heures où le sublime doit l'emporter sur les conventions sociales.

LA MUSE FRANÇAISE (10 février).

Volumineux numéro consacré à Ronsard et à la Pléiade. Des poèmes à la gloire de Ronsard dont quelques-uns attristeraient fort le Vendômois, bien qu'ils soient imités de lui.

La Pléiade de Ronsard par les poètes de la nouvelle pléiade:

la *Comtesse de Noailles, Charles Derennes, Tristan Derème, Xavier de Magallon, Pierre Camo, Fernand Mazade* et *Paul Valéry.*

Les Amours de Ronsard : Cassandre, par *Gabrielle Reval;* Marie, par *Gérard d'Houville ;* Hélène, par *Jane Catulle-Mendès,* etc, etc.

LES MARGES

15 JANVIER. — Jean Cocteau à travers les âges, pastiche de *G. A. Masson.* Une étude *d'E. Montfort* sur Barrès. Une salle perdue, nouvelle, de *Paul Vimereu.*

15FÉVRIER. — Le Tireur à la bougie, drame des Fratellini, par *Louise Hervieu.* Cette pièce, jouée par des clowns me rappelle les fameux « six personnages », par la manière dont la réalité se mêle à la fiction.

« Et cette fois, c'est bien fini du pauvre Bourgeois dont les jambes flageolent... Clown tire et le Bourgeois reçoit lè jet d'eau du fusil en plein dans la figure. L'Idiot qui était entré par effraction et non pas par la barrière, est pris d'un rire imbécile. Le Bourgeois veut bien encore être tué, mais il ne supporte pas qu'on se moque de lui, il se précipite avec un bâton sur l'Idiot qui est armé et tire un coup de revolver.

« Cet incident est très rapide. Le pauvre Bourgeois tombe raide. Quelques convulsions et le pantin ne bougera plus. Silence, puis grand tumulte. Le Speaker est venu voir ce malheur. Après avoir tâté le cœur du moribond, il fixe dans les yeux du Clown qu'il tient pour le coupable.

LE SPEAKER

« Trop tard ! »

LE CLOWN, *avec simplicité.*

« Mais je n'ai pas ma montre. Quelle heure est-il donc ? »

LE SPEAKER, *avec horreur.*

« Malheureux, vous ne vous rendez pas compte de votre crime ! Cet homme est mort et c'est vous qui l'avez tué ! »

LE CLOWN, *sans honte, incrédule.*

« Il n'est pas mort ! »

« Le Bourgeois étendu à terre ne bouge pas encore, mais sa

voix est revenue. Avec force : « Si, je suis mort ! Et la preuve, c'est l'autre qui m'a tué ! »

« Soulagement et rires des enfants qui ne craignent plus pour le Bourgeois et voient proclamée l'innocence de Clown ! Pour la forme, l'Idiot est chassé, l'enterrement se fait. On recouvre d'un drap le corps du Bourgeois que quatre garçons du cirque portent sur leurs épaules. Mais il gigote tellement qu'on doit lui passer autour du cou une couronne envoyée par la famille. Et le cortège se met en route vers la sortie. Clown avec un seau et un balai asperge indifféremment le corps et les porteurs. Il pleure, il crie, les porteurs, le Speaker, les clowns accourus pleurent et crient de même, et le mort pleure plus haut et cri plus fort que tout le monde...

« Mais les enfants rient et applaudissent.

« Et c'est la fin finale »

REVUE DES INDEPENDANTS

Poèmes de *Stephen Liegeard* et *Charles Grand-Mougin* « Pensées » de *Christiane de Thracy*. De spirituelles « Confidences », de Léo Poldes, réponse à une enquête :

Quelles qualités préférez-vous chez l'homme ?

Les quatre plus nobles : Bien boire, bien manger, bien aimer et bien voter.

Quel est d'après vous l'idéal du bonheur ici-bas ?

Les quatre plus utiles à l'humanité : Brillat-Savarin, auteur du *Traité de Gastronomie ;* André Tardieu, auteur du *Traité de Paix ;* M. de la Guérinière, auteur du *Prix Flaubert ;* Célestin Jonnart, de l'Académie Française, auteur du *Recueil de mes Lettres de démission.*

Quels est d'après vous l'idéal du bonheur ici-bas ?

Les quatre réalisations les plus sublimes : Avoir la Légion d'honneur, une automobile Citroen, M. Quinson comme collaborateur et Ida Rubinstein comme interprète.

Que représente pour vous le mot amour ?

Les quatre choses les plus embêtantes : Une balle de revolver, un bol de vitriol, une cure à Saint-Louis et une pièce de M. Paul Géraldy.

Quelle est, selon vous, la plus belle invention ?

L'enquête « littéraire ».

Quelle est votre devise ?

La devise que je préfère est, à l'heure actuelle, le dollar.

FEUILLES AU VENT

Poèmes de *Tristan Taloire* et de *Paul Jamati :*

Et bien que le vitrail soit vibrant de douleur
L'ivresse de la vie éclate en ses couleurs.

Les robes de Marie et de Marthe rougeoient
Et tout y resplendit des rayons de la joie.

Des inédits d'Eugénie et de Maurice de Guérin cités par *Albert Guittard*. Histoire, légende, philosophie, par *Henriette Martin-Chiberre.*

L'ESSOR NIÇOIS

Concours littéraire ouvert jusqu'au 1er avril, de sonnets d'amour. Les résultats seront publiés dans « l'Essor Niçois » du 4 mai.

LES NOUVELLES LITTERAIRES (1er mars)

Jean Lasson publie un éloquent appel en faveur de Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque, l'un des plus grands écrivains de l'Espagne moderne, déporté à cause de ses opinions républicaines, par le gouvernement de Primo de Rivera.

BELLES LETTRES (février).

Trois études sur Maurice Barrès, de *Maxime Revon*, de *Robert Sigl*, d'*André Delacour*.

Divertissements littéraires de *Gaston Le Reverend*. Voici quelques lignes consacrées à M. Maurice Boissard :

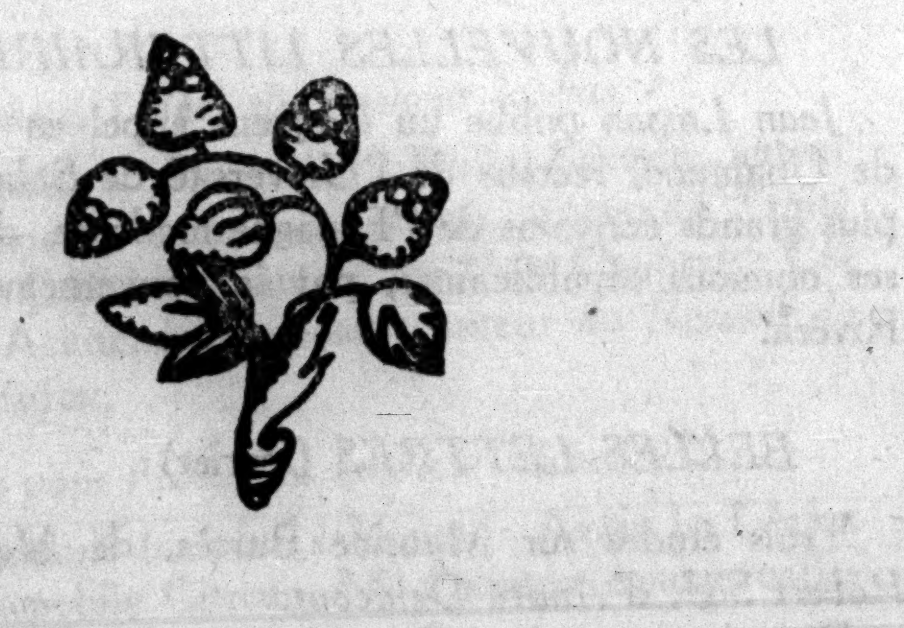
« M. Maurice Boissard partit se reposer aux champs ; et les *Nouvelles littéraires* furent affligées d'une longue épître où se trouvaient réunis, dans un style facile et fatigué à la fois, tous les lieux communs de circonstance. C'en était assez pour me

faire reprendre la plume : « M. Boissard a des façons pour lui seul ; et elles sont insupportables ; il est affligé d'un moi aux tics nerveux et trépidants, et il semble continuellement sur des épines ; il possède, en outre, une sensiblerie assez niaise, plus déclamatoire que sensée et qui m'apparaît, bien que je n'aie chassé l'homme ni les bêtes, fort ridicule. Il est méchant et potinier comme une vieille fille ; et semble, comme elles, se venger par des calomnies, des hommes qui l'ont délaissé. »

Chacun son tour, n'est-il pas vrai ?

VIENT DE PARAITRE :

Barrès, Loti, Pierre Curie. Etudes de *André Rouveyre, Jean Royère, Charles Groneau.* Un poème de *Robert de Souza.* Articles de *René Lalou, Georges Delavo, Madame Curie, Emile Borel, Docteur Leveuf.*



La Vie Économique et Sociale

LE PROBLEME DU « RETOUR A LA TERRE »
(SUITE)

Comment le Gouvernement compte-t-il résoudre ce problème ?

L'ineffable ministre de l'agriculture, M. Chéron, a créé dans chaque département un « Comité du retour à la terre ».

Pour ce faire, tous les Préfets ont adressé aux Associations ou Syndicats agricoles de leur ressort administratif, une circulaire invitant ces derniers à élire dix membres qui seront chargés de les représenter au sein dudit Comité.

Cette circulaire s'exprime ainsi notamment :

« Je vous prie de vouloir bien réunir les membres de votre
« Société et de les consulter, après vous être concerté, s'il y a
« lieu, avec les autres Associations agricoles du département
« sur le choix des dix agriculteurs exploitants à prendre dans
« tout le département. »

Une fois de plus on a mis la charrue avant les bœufs. Sans doute les intentions du Ministre de l'agriculture sont excellentes, mais ce brave homme ne sait pas que la presque totalité des groupements agricoles s'ignorent entr'eux ? Il eut été nécessaire, pour que cette consultation électorale puisse se faire, en donnant tous les résultats désirés qu'une liste de tous les groupements agricoles fut dressée par département.

Cette liste communiquée à chacun d'eux leur aurait permis de se concerter véritablement et d'organiser un Congrès départemental d'où seraient sortis les dix représentants.

Le Décret créant le Comité du « Retour à la Terre » est du 17 octobre 1922. L'arrêté réglant les conditions de l'élection des membres de ce Comité, date du 9 novembre 1922. Le résultat de l'élection dans chaque groupement devait parvenir au Préfet avant le 14 décembre de la même année.

Il apparaîtra aux yeux des personnes les moins averties qu'un

laps de temps aussi court n'était pas de nature à favoriser une opération pour laquelle six mois eussent été nécessaires.

Mais, ainsi qu'on le pratique trop souvent en France, l'affaire a été baclée et le plus rapidement possible, de façon à ce que M. le Ministre soit satisfait de voir sa volonté réalisée en quelques jours.

*
* *

L'instrument est créé, nous sera-t-il répondu. On le perfectionnera par la suite. Soit, ne chicanons pas davantage sur la procédure. Examinons le fond.

Quelle est la mission de ce Comité ? La circulaire préfectorale le précise :

« Le Comité a pour mission de faire ou de provoquer la propagande nécessaire pour le « Retour à la Terre » de faciliter aux exploitants et aux travailleurs agricoles la recherche de propriétés à faire valoir ou d'emplois à occuper.

Il se met en rapport avec les Offices publics de placement et les Bureaux de main-d'œuvre agricole là où ils existent.

Il facilite le patronage des ouvriers et ouvrières agricoles ; il vulgarise les lois de prévoyance d'assurances sociales et d'accession à la propriété. Il se préoccupe enfin, en secondant l'action des Offices publics d'habitation à bon marché, d'assurer un logement convenable et sain aux familles d'ouvriers agricoles.

D'une manière générale, il suscite toutes les initiatives publiques et privées qui peuvent contribuer au « Retour à la Terre » et au bien-être des populations rurales.

Et c'est « tout », dans le langage musical, le geste du Ministre se traduirait ainsi : « *Une mesure pour Rien !* »

De toute évidence, il y a un Comité qui vient s'ajouter aux nombreux Comités de tous genres qui fonctionnent déjà, ou du moins qui sont censés fonctionner, mais l'on peut bien être persuadé d'avance que ce n'est pas avec un programme d'action aussi bénin que l'on ramènera à la terre ceux qui l'ont abandonnée.

Pourquoi ? Que l'on juge plutôt en lisant les lignes suivantes que nous avons lues dans l'*Echo de Paris* de mai 1923, sous la signature de M. André Pavie :

« Le Comité départemental de Maine-et-Loire a pensé fort judicieusement que l'homme le plus capable de faire germer dans l'esprit des jeunes générations cet amour de la terre, qui fait qu'on ne souhaite plus se détacher d'elle, était le maître

chargé de former la jeunesse rurale : l'instituteur. Il vient d'adresser à tous les instituteurs — instituteurs publics et instituteurs libres — du département une lettre qu'on aimerait citer tout entière, comme le plaidoyer le plus juste, le plus éloquent, le plus persuasif en faveur des professions rurales. »

Voici le passage le plus saillant de ce « plaidoyer » :

« Un maître instruit, et qui aime les enfants, peut trouver là le sujet des leçons les plus nécessaires et les plus passionnantes. Pour nous en tenir à la seule question du métier, n'est-ce pas un magnifique thème que celui-ci : aucun métier n'est aussi beau que celui d'agriculteur ; il nourrit les hommes et par cela même il est le premier, sans lequel les autres seraient vains ; il met en action toutes les énergies et toutes les facultés des hommes et des femmes, leurs associées dans la conduite de la ferme ; il suppose, même chez les plus modestes, un ensemble de connaissances qui, pour ne pas être toujours écrites dans les livres et pour s'acquérir par expérience et se transmettre par tradition, n'en sont pas moins dignes du nom de science. Tout homme de charrue et de semailles, tout vigneron, tout jardinier, tout possesseur d'une oliveraie ou d'un bois, est un homme qui sait beaucoup de choses, et qui peut être un grand savant. Il travaille dans le calme, il est maître de son temps, et, s'il doit faire de rudes journées, du moins en a-t-il établi lui-même le programme. De plus, il n'a point de morte-saison, point de chômage, et la grève ne l'atteint pas. Sa nourriture est saine, et il peut la varier ; sa maison ne lui sera point disputée à coup de surenchères ; il n'aura pas à s'assurer, à prix d'argent, les bonnes grâces d'un concierge ; s'il court des risques de pertes, diminuées par les diverses assurances, il est aussi plus près de la fortune que les hommes des métiers urbains, et les documents sont innombrables, qui prouvent que, depuis quelques années, — et d'ailleurs à beaucoup d'époques, — la propriété paysanne s'est incroyablement multipliée chez nous. Les cultivateurs sont propriétaires de la majeure partie de la terre de France...

. . . .

Les signataires de cette lettre, les vingt-trois membres du Comité de Maine-et-Loire, ce sont : le Préfet du département, président du Comité, un membre de l'Académie Française, un sénateur, des fonctionnaires des services agricoles, des conseillers généraux, des représentants qualifiés, non seulement de la grande culture, de la viticulture, de l'horticulture, mais du Comité départemental de la lutte contre la tuberculose, de l'Office

départemental des mutilés, de l'industrie laitière, tous gens de bonne foi, persuadés de la noble utilité de la tâche qui leur est confiée. Il semble bien qu'ils aient trouvé, pour entreprendre cette tâche, l'un des meilleurs gestes qui pouvaient être faits.

. . . .

C'est avec ce fatras de sophismes, peut-être excellents dans une réunion publique que le Comité de Maine-et-Loire a la prétention de faire œuvre utile en faveur du retour à terre.

Quant à nous (et quoiqu'en pense M. André Pavie) nous ne voyons dans la citation ci-dessus que des erreurs grossières, involontaires, sans doute, mais qui montrent d'une façon péremptoire une méconnaissance absolue de la psychologie paysanne et de la réalité des faits, de la part de ceux que le Ministre a chargés de rénover l'agriculture.

Et, peu ou prou, tous les Comités sont à l'image de celui de Maine-et-Loire. Peut-on penser sérieusement, un seul instant que c'est avec des mots inertes et sans aucune signification matérielle que l'on parviendra à repeupler les campagnes ?

(*A suivre.*) Alexis MARY.



Conférences

A la Maison de Provence.

Conférence de M. Jean Ballard, sur Ed. Estaunié

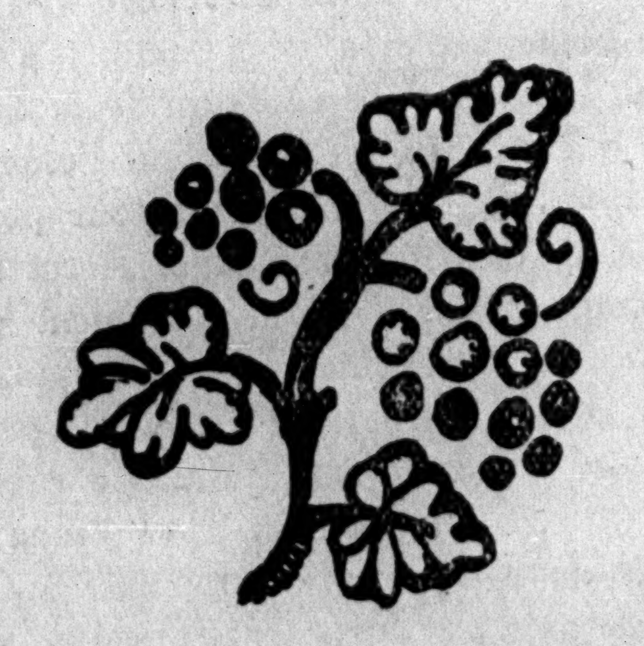
Il y avait grand monde à la Maison de Provence, — notre ami Jean Ballard y devait parler d'Edouard Estaunié.

Estaunié est à la mode. Depuis que l'Académie s'est avisée de l'aller chercher dans sa tour d'ivoire de la rue de Vaugirard, le grand méconnu apprend la curiosité des foules. On s'attache à cette œuvre supérieure ; le mystère qui l'entoura la rend plus attirante. Mais comment ne pas hésiter au seuil du monde estaunien ? Ces êtres, ces choses, ces pensées, cette grande lumière morale, tout cela est si différent du cosmos que le roman moderne édifie depuis trente ans ! Pour le parcourir, il faut gravir des cimes, il faut s'entourer de silence, il faut appeler en son âme toute sa bonté, toute sa pitié, toutes nos qualités morales, afin de donner à ces êtres de choix un décor digne d'eux.

Jean Ballard, que de récentes études sur l'œuvre d'Estaunié, parues dans « Fortunio », qualifiaient tout particulièrement, s'offrit à nous guider dans ce pélerinage. Il sut nous présenter de l'homme une image fidèle et singulièrement vivante, et de l'œuvre à la fois une synthèse lumineuse et une analyse profonde et précise Après nous avoir montré l'homme, parmi les aîtres familiers de sa vie, il insista sur l'influence profonde que ce mode de vie avait eue sur l'œuvre, il s'attacha à définir les grandes directives de cette œuvre complexe. Le « romancier des âmes », comme on a très justement appelé le Maître de « la vie secrète », est surtout le grand psychologue de la vie intérieure. Pour lui, qui vécut dans le silence, le silence est peuplé de voix, de voix *réelles ;* alors que la vie normale ne nous donne que l'apparence des êtres et des choses, l'apparence de leurs pensées, c'est au sein du silence qu'Estaunié poursuit et trouve l'*être véritable*. La solitude aussi l'attire, non la solitude matérielle, mais bien la solitude morale ; les « moi » ne se pénètrent pas ; il y a entre tout être et son semblable un abîme

que rien ne peut franchir, et, dans la foule des âmes qui nous entourent, qu'elles soient amies, indifférentes ou hostiles, on est seul, *spécifiquement* seul. Alors que le psychologue s'attache à ces grands problèmes de l'être et de la destinée, le penseur se penche avec plus de sollicitude encore sur les âmes, et cherche un but, une signification à la souffrance, de là ces grandes œuvres qui s'appellent « l'Infirme aux mains de lumière », « l'Appel de la Route » qui sont, non seulement des chefs-d'œuvre d'un romancier très remarquable, mais encore le cri sincère d'un homme ineffablement bon.

Jean Ballard nous parla de toutes ces choses sublimes dans une langue très élégante et précise, avec une hauteur de vues remarquable. Le sujet était extrêmement périlleux ; tenir en haleine durant une heure un public dans de telles altitudes, sans que l'attention faiblisse ou se lasse, était pour un conférencier un véritable tour de force. Grâce à lui, nous connaissons mieux le Maître de « l'Ascension de M. Basleire », et, j'en suis sûr, nous l'aimons davantage. Peut-on souhaiter plus belle récompense ?



N. D. L. R.

Nous nous excusons auprès de nos abonnés et de nos lecteurs du long retard apporté dans la parution du numéro précédent du 1er mars. Un deuil cruel a frappé notre imprimeur-gérant, M. César Sarnette dans la personne de son fils, Jean, mort à la suite d'une longue et très douloureuse maladie à l'âge de huit ans.

La Rédaction de « Fortunio » sait l'étendue de cette perte. Elle prend part à la peine profonde de Mme et de M. Sarnette et leur exprime ses plus sincères condoléances.

Échos

On a reproché à M. Stravinsky de composer sa personne comme sa musique. Celui qui n'a pas vu, à la première audition de l'octuor à l'Opéra, M. Stravinsky jaillir du fond de la scène, sauter deux ou trois violoncelles, se planter comme une flèche devant le public, s'incliner plusieurs fois et se redresser comme une lame d'acier, — celui-là a vraiment perdu un spectacle rare. Mais en quoi ce spectacle est-il mauvais ? M. Stravinsky, avec son octuor génial, a créé Méphisto chef d'orchestre, et c'est une forme de l'union des arts que n'avait pas prévue Wagner.

On devrait plutôt féliciter M. Stravinsky de n'avoir pas de claque, ou d'en avoir une bien mal stylée. Qu'on en juge. A un autre concert, sa grandiose et barbare musique se tait. M. Koussevitzky qui vient de sacrer le Printemps, pose sa baguette sur le pupitre et attend. Les auditeurs attendent aussi, Tête en avant, mine intéressée.

Cet étrange silence dure un temps appréciable, puis un applaudissement sonne. M. Koussevitzky salue en souriant, et le

public averti — de la fin du morceau — témoigne son enthousiasme par un bruit intense et prolongé.

M. Stravinsky n'est pas compris de la foule, et Fortunio espère qu'il s'en moque.

*
* *

Dans *les Marges*. M. A. de Bersaucourt étudie les Almanachs populaires et cite les prédictions de l'*Almanach astrologique* pour l'an de grâce 1853.

« ... Il sera inventé... un biberon qui éclipsera tous les biberons passés et ne laissera plus rien à faire aux biberons futurs. Il sera en gutta-percha, s'adaptera directement aux mamelles des vaches, des chèvres, des ânesses, etc. Les enfants, dans leur berceau, pourront téter les vaches qui se promèneront dans la prairie, au moyen d'un tuyau indéfiniment extensible... »

*
* *

Nous lisons dans *Comoedia* :

« M. H. T. S. Forrest vient de publier chez Chapman et Dodd, à Londres, un important ouvrage intitulé : *The five Authors of Shakespeares Sonnets*, dans lequel il propose une nouvelle solution du « problème » des Sonnets. D'après M. Forrest, sur les 154 sonnets publiés en 1609 sous le titre : *Shakespeares Sonnets*, un peu moins d'un quart seraient de Shakespeare, et les neuf dixièmes du reste, dans des proportions inégales, auraient pour auteurs quatre autres poètes, dans lesquels on peut reconnaître, avec plus ou moins de certitude, Barnes, Warner, Donne et Daniel. Ces poètes auraient composé leurs sonnets respectifs au cours d'une sorte de tournoi poétique organisé sous les auspices du comte de Southampton entre 1594 et 1599, et subdivisé en un certain nombre d' « épreuves » mettant aux prises tel ou tel des quatre poètes, ou les quatre poètes et Shakespeare.

Malgré l'étude approfondie que lui consacra M. Forrest, l' « énigme » des *Sonnets* continuera certainement à faire couler beaucoup d'encre... »

*
* *

Le Théâtre Adyar a représenté *La naissance de l'homme*, conte hindou de Maurice Magre.

*
* *

Comœdia cite les paroles d'un directeur de café-concert : « Pour cette revue, Monsieur X., je veux une ouverture un peu là ! choisissez des airs populaires, bien populaires... enfin... des airs populaires *qui ne soient pas des airs connus !* »

Un autre directeur câble à une agence : « Envoyez tout de suite chanteuse genre Damia, jeune, jolie, avec toilettes. »

L'agence lui répond : « Pour ce que vous nous demandez, il y a pénurie en ce moment. »

Le directeur, dont les instants sont comptés, télégraphie immédiatement : « Envoyez pénurie tout de même. »

On voudrait croire que ces deux directeurs n'en font qu'un.

*
* *

Anatole France, de passage en un pays où il est chic de parler français, y est fêté et choyé. Une dame, qui témoigne pour son génie une admiration sans bornes, lui demande un conseil : « Dites-moi, cher maître, lequel de vos livres conviendrait le mieux à ma fille ? »

Le cher Maître se caresse la barbe, rêve et répond doucement : « Le Livre de mon ami, peut-être... ». La dame l'interrompt : « Mais ce n'est pas un livre de votre ami que je voudrais, c'est un livre de vous ! »

*
* *

Comœdia cite un haï-kaï de M. Paul Claudel :

« A ma droite et à ma gauche, il y a une ville qui brûle, mais la lune entre les nuages est comme sept femmes blanches.

La tête sur un rail, mon corps mêlé au corps de la terre qui frémit, j'écoute la dernière cigale.

Sur la mer, sept syllabes de lumière, une seule goutte de lait. »

*
* *

Dans l'*Eclair* :

« ... Les organisations de l'Y. M. C. A. viennent d'instaurer un « cours de mariage » pour les étudiants et des instructions concordantes sont envoyées aux jeunes filles.

L'Y. M. C. A. affirme que la plupart du temps un mariage tourne mal parce que l'homme ne choisit pas sa femme avec assez de soins ; « il n'y apporte même pas l'attention qu'il donne à l'achat d'une automobile », dit la notice.

Les cours comprennent tant des enseignements de psychologie que d'économie domestique, ainsi que les soins à donner aux enfants et les bases d'une éducation rationnelle des enfants.

Parmi les choses à éviter, on relève :

« Ne vous mariez pas avant de gagner au moins deux mille dollars par an ». (46.000 fr. au cours du change) ».

— En fait de « cours de mariage », un Français aurait-il imaginé cela ?

*
* *

L'Union des Artistes russes de Paris organise un bal à Bullier le 14 mars. Ils déclarent :

« Nous vous promettons les surprises les plus banales, les attractions les plus traditionnelles, le cotillon ordinaire, la vieille poste d'amour, les clowns vulgaires, les concours triviaux et le Pierrot sentimental. »

(*Eclair*.)

*
* *

Joseph Conrad écrit au sujet de Marcel Proust :

« Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans toute la littérature un tel exemple de pouvoir de l'analyse et je me sens la conscience tranquille en disant qu'il n'y en aura sans doute jamais »

(Cité dans *Paris-Midi*).

*
* *

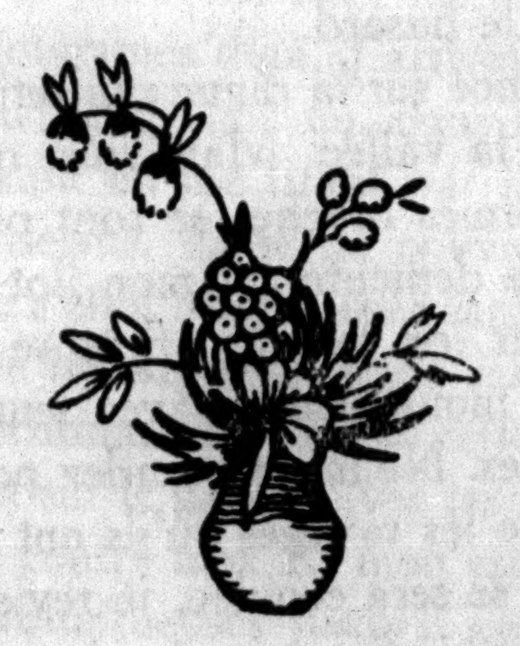
Isadora Duncan, pensant qu'à une musique large doit se joindre une large danseuse, dansait le prélude de Parsifal...

Siegfried Wagner aurait l'intention d'unir la musique de son père avec un film tiré des Nibelungen...

A propos d'*Ulysses*, opéra américain de James Joyce et George Antheil, le *Chicago Tribune* écrit :

« Le ronflement d'énormes machines accompagne de façon constante la musique de M. Antheil. Tel un moteur électrique qui trépide de façon assez lente, le rythme musical se déroule en ligne droite jusqu'à la fin de la pièce »

Il y a de la synthèse dans l'air.



L'Allée Pensive

LA PASSION D'ANTOINE CARMEL

Il est temps, il est grand temps de considérer les événements afin de discerner le lien qui les unit les uns aux autres, ou de conclure qu'ils se sont succédés sans relations entre eux. Car ce qui fait le tragique de cette vie c'est uniquement la persistance du destin. Et si je peux découvrir dans les malheurs qui m'ont frappé successivement une trame sous-jacente et continue, je ne serai pas loin de croire que l'ordre de ces choses a été établi par une volonté consciente et hostile. Et alors, il y aura plus d'horreur dans un seul désastre dont l'heure et l'étendue auront été fixées que dans une série de catastrophes réglées par le hasard.

Je me suis avancé sur la digue qui retient les eaux du lac au-dessus de la vallée. Mais voici qu'à droite et à gauche deux énormes brèches se sont ouvertes dans la muraille et je suis demeuré sur mon îlot de maçonnerie pendant qu'autour de moi les flots se sont précipités comme des bêtes monstrueuses, avec leur dos côtelé de stries longitudinales. Ne me demandez point d'examiner au fur et à mesure les ravages qu'ils ont produits. Mais quand leur masse se sera écoulée, je reviendrai sur cette rive où vous êtes resté et je regarderai avec vous les moignons des fermes arrachées et les arbres qui dressent vers le ciel la chevelure brune des racines. Et c'est quand le fléau sera passé que nous prendrons conscience de son étendue et que nous trouverons le temps de pleurer sur les ruines.

Jusqu'à ce jour j'ai été au centre de ma vie, et c'eût

été une folie que de vouloir retenir le flot des événements. Mais maintenant j'ai bien le droit de me retourner vers la plaine pour dénombrer ce qui est encore debout et ce qui a été emporté par le courant.

Vous vous êtes étonné qu'après sa disparition inattendue, la figure d'Odile ne se soit point ébauchée, de temps en temps encore, dans l'ombre de mes soirs. Vous m'avez vu marcher au hasard, par des chemins divers, et, peut-être, vous êtes-vous demandé si les choses n'agissaient point sur moi plus fortement que les personnes. Vous ne pouviez croire, en effet, que, malgré sa conduite étrange vis-à-vis de moi, j'eusse pu me détacher de la jeune fille au point de n'avoir même plus un regret de la chair. Cela eût été anormal, en effet, et c'est vrai que j'ai gravi plus d'une fois, dans le moment où le tumulte des faits s'atténuait enfin, la haute et dure montagne où elle s'est donnée.

Peut-être même ai-je revécu avec intensité les heures de ces vacances si lointaines déjà. J'arrivais ainsi, de regret en regret, jusqu'à cette nuit où, dans la cuisine illuminée, elle interrompit en me tirant par les épaules, la lutte où j'avais le dessus. Et je ne pouvais point comprendre, puisqu'elle s'était offerte avec tant de grâce impudique, la brusque transformation de ses sentiments à mon égard. Je m'obstinais à évoquer cette montée vers les rocs, et cette nuit sur le gazon, avec les rondeurs adorables de son corps contre moi. Et mon esprit s'attardait dans ces rêveries voluptueuses jusqu'à ce qu'elles fussent dissipées par le souvenir des dures paroles qu'elle m'avait dites sur la terrasse, en m'apprenant que je l'avais rendue mère. Elles résonnaient comme un coup de cymbales et je restais longtemps à trembler, dans ce désarroi de mon cœur et de mon esprit.

Après un aveu aussi net, sa fuite n'avait plus qu'une importance secondaire. C'était, plus particulièrement

retentissant peut-être, un de ces faits par quoi les âmes se révèlent. Et la sienne était, sans une apparence capricieuse, une, tenace et volontaire. Mais c'est à la lumière de ce que j'ai su depuis que je peux émettre cette affirmation. Dans les semaines qui ont suivi notre mariage et sa fugue, Odile ne fut pour moi qu'une buée incertaine, car je ne connaissais d'elle que des apparences contradictoires ; tantôt un excès de passion, tantôt une froideur méprisante, parfois une exaltation vibrante de la chair et, à d'autres moments une étonnante insensibilité. Pouvais-je lui faire un grief de cette inconstance, alors que moi-même j'étais si ondoyant et si divers ? Et quant aux événements je savais qu'ils nous emportent de cascade en cascade jusqu'à des plaines inattendues où nous ne serions jamais allés. Sous une indifférence que je feignais, il s'est caché longtemps, je l'avoue, une sympathie mêlée de regret et d'admiration. Il s'exhalait de notre passé commun assez de passion et de poésie pour embellir ce qui demeurait d'elle. Et les heures grises ou banales, les longues après-midi où nos âmes suivaient des chemins parallèles quoique proches, sans qu'il y eût de l'une à l'autre, une seule pensée commune, l'ennui, les déceptions, la pauvreté même de nos premiers entretiens, tout cela s'était affaissé, comme des brumes qui se tassent dans les vallées. Seules, émergeaient, au soleil du souvenir, les minutes heureuses dont je me nourrissais des semaines, des mois entiers. Et j'allais de l'une à l'autre, mecréant au-dessus des tristesses que je ne voyais plus, une espèce de bonheur posthume fait de joies périmées.

C'est ainsi que pendant plus d'une année j'ai entretenu hypocritement l'autel que tous croyaient détruit. Ne demandez pas davantage à ma sincérité. Je ne pourrais pas dire que le sort de notre enfant m'ait préoccupé. Il n'était pour moi qu'une affirmation d'Odile, et

mon imagination assez féconde par ailleurs, ne pouvait donner à ce fait assez de consistance, pour qu'il s'imposât impérieusement à mes méditations. Mais ce qui est vrai, c'est qu'il y avait autour de moi des âmes qui portaient la sienne aussi douloureusement que la chair d'Odile avait porté son corps. Et sans qu'il y eût eu une parole d'échangée, je sentais les pensées tristes de ma mère, chargées du regret de cet enfant qu'elle n'avait point connue. En sorte qu'il vivait dans la mélancolie de mes proches et que c'est en elle que je prenais conscience de sa réalité.

Cette ombre d'amour en moi, et le fantôme silencieusement évoqué, présent à la table de famille et sous la lampe des veillées cette accoutumance à lire des pensées dans les regards, sitôt détournés, à deviner une pitié charitable dans les soupirs et le brusque gonflement des poitrines, ont habitué ma jeunesse à la vie subtile et profonde. Déjà j'interprétais tous les silences, et je sentais venir, dans le calme des jours sans événements, la tempête qui mûrissait à l'horizon du soir.

Il y avait, sous le toit de notre maison, des âmes tumultueuses qui n'osaient point relever le voile sur leur tristesse. Mais elles erraient de chambre en chambre, et comme chargées d'une électricité dont les effluves enveloppaient mon être. Cette calme et régulière famille me portait dans son sein comme la chair un corps étranger qui la meurtrit et qui l'enfièvre. Dans la permanence des habitudes ancestrales, le malheur lui-même doit prendre un visage familier ; c'est la Maladie, la Mort, la Ruine, la Misère. Et, quand elles surviennent, elles ne sont pas hors des règles communes, elles ne frappent point comme une pernicieuse nouveauté. Mais cet enfant emporté loin des chemins connus par la véhémence insoupçonnée de ses instincts, qui déshonore une jeune fille et qui est mystérieusement blessé, abandonné enfin

au moment où tant de désordre allait être effacé par le mariage, son étrange destin allait à l'encontre des idées les plus solidement assises, des sentiments les plus vénérables. Dès l'instant qu'elles sont tombées sous le couteau de l'assassin, les victimes ne paraissent plus avoir été des êtres comme tout le monde. On trouve dans leur regard quelque chose de fatal, de prédestiné. On les plaint, on a pour elles une grande pitié, mais leur humanité se déforme soudainement ; sa destinée tragique la rend semblable à celle qui souffre dans les musées de cire ou qui baigne dans un sang largement étalé sur les peintures livides des champs de foire. On dirait qu'elles sont nées pour être frappées et que leur mort injuste et cruelle a mûri lentement sur l'arbre de leur vie. Comme elles je portais le stigmate du fait-divers. Et l'être que j'étais devenu pour les miens était enveloppé dans cette atmosphère de calamité qui règne autour des tables de chirurgie et dans les chambres grises où l'on découvre à l'aube, sur la blancheur des draps un cadavre sans couleur et pas encore sanglant.

Me voici debout et fort et sans autre trace de ma blessure qu'une petite cicatrice blanche sur ma chair. Mais je sens bien que ce coup de couteau a tué le fils de mes parents. Et quant à moi, je suis né pour eux le jour où ma convalescence a commencé. D'ailleurs, ne croyez point qu'il soit nécessaire de répandre son sang et qu'il faille, pour renouveler notre vie, une tumultueuse catastrophe. Claude Dessein grandissait comme moi, dans un calme bonheur, mais il portait un autre Claude qui grandissait plus vite que lui. Et à mesure que le dernier se fortifiait celui que nous avions toujours connu dépérissait. Maintenant il est mort sans qu'on l'ait tué et nous ne connaissons plus l'enfant qui dort sur la mahonne à la dérive.

Je suis revenu la nuit dernière, et j'ai trouvé la clef

de notre maison dans la cachette habituelle où on la dépose quand l'un de nous doit rentrer tard. J'ai ouvert, l'âme peu sûre, et j'ai poussé la porte sur du silence. J'ai vu les pardessus accorchés au porte-manteau, avec leurs manches qui gardaient la forme du bras et trois plis dans l'étoffe, à la hauteur du coude. La vie s'était retirée du rez-de-chaussée, mais chaque chose conservait son empreinte et dans la trace visible des habitudes, je devinais une réprobation discrète. On n'avait point desservi la table dans la salle à manger. Je vis mon couvert intact, avec ma serviette dans son rouleau, et ma chaise devant. Des épluchures de pommes jonchaient les assiettes et elles avaient, en dedans, sur leur ivoire spongieux, des tâches bistres, comme les pages d'un vieux livre. J'ai évoqué chaque visage au-dessus des places vides, de la bonté et de l'angoisse dans les yeux, les épaules peut-être courbées et les bouches silencieuses ; et j'ai senti le grand malheur d'avoir, par l'excès même de mon inconduite, banni la sévérité des regards. J'étais accablé par mon indépendance et il y avait plus de reproches dans l'accueil silencieux de ces choses que, par exemple, dans les éclats de voix de mon père où dans les larmes de ma mère. A cette heure d'avant le jour je fus vraiment seul à seul avec moi-même. Et je pus me voir tel que j'étais, créant le mal sans que je le veuille, l'âme pétrie de bonnes intentions mal coordonnées, bon, tendre, sensible, peut-être, mais révélé à tous par des actes équivoques ou repréhensibles. Dans le silence il n'y avait que le bruit familier de la pendule, mais j'entendais en moi une clameur immense et drue qui me criait mon indignité. Elle était faite de vos mille voix serviettes dépliées, couteaux en croix sur les assiettes et vos chaises abandonnées figurant encore le cercle après le repas, et jusqu'à ces pauvres brins de lavande autour de l'image du Sacré-Cœur. Où que por-

tassent mes regards, je ne voyais que d'humbles objets et, derrière, de petites âmes timides qui baissaient leurs paupières sous l'éclat de mes yeux. Et c'était, sur la coupe, le lorgnon de mon père, le journal mal plié entre la glace et la pendule, le livre abandonné par ma sœur sur le velours du fauteuil tout ce qui demeurait de cette veillée, à la place où on l'avait laissé, comme si les êtres vivants se fussent soudain évaporés. Ils étaient cependant plus réels que par leur présence de chair avec leurs simples sentiments et leurs saines idées, ainsi que des statues jalonnant la route sinueuse que parcourait mon esprit. Ils étaient demeuré, ils avaient persisté dans leur être et par eux je savais la distance franchie, je pouvais déterminer le point exact où j'étais arrivé. Une grande tendresse m'envahit ; je mesurai les souffrances silencieuses que je leur avais fait subir. Des pleurs affluèrent à mes yeux, une pitié enfin sincère, pure, désintéressée. Et, m'appuyant sur le marbre de la cheminée, je m'abandonnai à la douceur de ces larmes, dans le calme de la maison endormie ; peut-être, si j'avais approfondi le mystère de ma vie, aurais-je pu découvrir, à ma décharge, des faits singulièrement puissants. N'y avait-il pas, à la base de tous les événements que je venais de subir une faiblesse de la volonté, et la crainte de contrarier le désir des autres ? Ce n'était point moi qui avais conçu d'attirer Odile sur cette montagne d'où nous ne pouvions descendre avant le jour. Je n'avais pas imaginé non plus de dîner dans ce restaurant de luxe et d'aller ensuite, par de sales rues, jusqu'à ce vaisseau farci de gueux. Et il y avait ceci d'étrange et de contradictoire que si je trouvais rarement la force de réaliser mes propres projets, d'établir un plan et de m'y conformer, en revanche rien ne m'arrêtait de suivre ceux qui, sans me dire où ils allaient, marchaient par des chemins perdus et difficiles.

Mais je n'invoquais pas ces faits à ma décharge. Dans le silence de la salle à manger déserte, je venais de me dire selon l'image que mes parents devaient connaître de moi. Pour tout dire, j'avais senti que j'étais ce qu'on appelle « un joli monsieur. »

Les bonnes intentions irréalisées, les sentiments affectueux qui ne s'expriment jamais, c'était peut-être le fond même de mon âme ; mais ce brouillon, surchargé de râtures, laissait apparaître une œuvre toute autre que celle dont j'avais amassé les matériaux primitifs. J'eus la volupté de m'abaisser encore et je rejetais loin de moi les excuses insidieuses que mon démon ne cessait point, cependant, de me souffler. Un désir de simplicité m'envahit d'un seul coup comme le vent qui déplie brusquement le parachute dans le ciel. J'essuyai mes larmes et ayant tourné le commutateur de l'électricité, je sortis de la salle à manger rendue à ses humbles ténèbres.

Comme je l'avais prévu la lampe de tous les soirs brûlait au faîte de l'escalier. Je montais sur la pointe des pieds et il y avait ce petit bruit de la flamme qui chante dans le verre. J'avais l'âme sèche maintenant et ma résolution de bien faire, qui avait une origine affective, venait d'être confirmée par la froide raison. Au tournant, ayant levé les yeux, j'aperçus au-dessus de la dernière marche le visage douloureux de ma mère qui me regardait et ne semblait point me voir. Ravagé par le tracas et l'insomnie dans la lumière montant de la lampe posée sur le palier, il s'inclinait entre deux portes ; à sa droite et sa gauche, les chambranles montaient vers l'ombre, comme des faisceaux de rainures. Et à chaque marche lentement gravie un peu plus de son corps m'apparaissait ; d'abord, au-dessus des épaules, les petites boules surmontant le dossier de la chaise, puis la poitrine drapée de noir et les mains posées sur les genoux, sertissant comme une pauvre gemme la blancheur d'un mouchoir.

— Pourquoi ne dors-tu point, maman, pourquoi t'es-tu levée ?

— J'ai de trop graves soucis pour demeurer en repos dans mon lit.

Et, comme je baissai le front, sans mot dire,

— Ce n'est pas toi qui les cause tous, Antoine, continua-t-elle ; le malheur s'acharne sur cette maison et de quelque côté que je me tourne, j'aperçois son visage qui me regarde fixement.

J'avais vécu jusqu'alors, comme un enfant qu'on entretient au collège et je savais peu de chose de nos affaires domestiques.

— Le commerce de ton père est dans une situation difficile ; des spéculations malheureuses ont créé un passif qui pèse lourdement sur ses épaules. Nous approchons d'une série d'échéances auxquelles il nous est impossible de faire face. Aujourd'hui même on a procédé à l'inventaire des meubles que l'on doit saisir si nous ne payons pas un gros arriéré d'impôts dans un délai de quelques semaines ? »

Marcel NALPAS.



Cavaillon, Imp. MISTRAL (C. Sarnette, succ.)